

**François-Xavier Garneau  
et Jules Michelet :  
figures du peuple**

Marie-Hélène Berréhar

Collection « Cahiers de recherche », 11

Centre d'études québécoises (CÉTUQ)  
Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal

1997

La collection «Cahiers de recherche» (anciennement «Rapports de recherche») est publiée sous la responsabilité du Centre d'études québécoises du Département d'études françaises de l'Université de Montréal. Elle présente des recherches en cours, des bibliographies, des index ou d'autres types de travaux analogues sur la littérature québécoise, réalisés par des chercheurs, étudiants ou professeurs du Département d'études françaises.

Illustration de la couverture : Roland Giguère

Réalisation graphique : Services de la polycopie, Université de Montréal

Vente : Centre d'études québécoises, 3150, rue Jean-Brillant, salle C-8141, Montréal (téléphone : 514-343-7369; télécopieur : 514-343-2256)

Adresse postale : Département d'études françaises, C.P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, Canada H3C 3J7

## TABLE DES MATIERES

Présentation	
Introduction	
<b>À la croisée de deux voies</b> .....	1
Chapitre premier	
<b>Rencontres</b> .....	19
Michelet et sa philosophie.....	22
Garneau : initiation à l'histoire.....	36
Chapitre deuxième	
<b>Le mot «peuple» : de l'universel au particulier</b> .....	53
La souveraineté du peuple.....	56
La composition du peuple .....	61
Peuple — nation — ethnie .....	72
Les grands hommes .....	78
Chapitre troisième	
<b>Le peuple en action</b> .....	85
Fureur et châtement.....	88
Résistance ou résignation ?.....	96
Conclusion	
<b>Parenté et distance</b> .....	121
Bibliographie.....	127
Corpus.....	129
Études sur Michelet .....	129
Études sur Garneau.....	130
Ouvrages généraux .....	130



## PRESENTATION

Cette analyse comparative a d'abord été écrite dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, présenté au Département d'études françaises de l'Université de Montréal en 1992.

Je profite de la publication de ce travail pour renouveler mes remerciements à M. Gilles Marcotte, qui a dirigé ma recherche, et à Mme Micheline Rodrigue qui a transcrit mon manuscrit sur ordinateur. Je tiens enfin à manifester ma reconnaissance à M. Pierre Nepveu, directeur du CÉTUQ, pour sa lecture attentive, ses conseils et, bien sûr, cette publication, ainsi qu'à M. Benoît Melançon, son successeur.

Il y a deux ans, la célébration des 150 ans de *l'Histoire du Canada français* de François-Xavier Garneau a été marquée par la réédition de cette œuvre et la parution de plusieurs articles sur le «père de la littérature canadienne française». Je souhaite que ma réflexion s'inscrive, à son tour, parmi celles des exégètes de cet auteur du siècle dernier, où naquit un genre littéraire nouveau : l'Histoire. Garneau et Michelet en font leur passion, y consacrent leur vie et leur œuvre.

Dans la présente analyse, je tente de montrer, par l'étude de plusieurs textes, la parenté et la distance qui existent à la fois entre ces deux auteurs quant à la notion de «peuple». Toutefois, Michelet apparaît comme une référence incontournable pour saisir la philosophie de Garneau, que celle-ci s'élabore à côté, en parallèle ou à l'opposé de celle de l'historien français.



**INTRODUCTION**  
**À LA CROISEE DE DEUX VOIES**





Le XIX<sup>e</sup> siècle fut appelé le siècle de l'histoire, tant le sens historique a marqué cette période et sa littérature.

La fiction s'empara du passé pour le romancer ou le tendre comme toile de fond dans ses intrigues qui peignirent de ce fait la couleur locale, tout en restituant les sentiments et les préjugés propres à chaque époque. Le goût de la précision et du réalisme minutieux, lié à une imagination et à une sensibilité exacerbées, servit la prétention de la plupart des romantiques : ils voulurent exprimer l'âme de leur nation, en dépassant leur propre lyrisme.

En dehors de ces œuvres, un genre littéraire nouveau se développa, l'Histoire. Il créa des systèmes de pensée destinés à rendre compte du passé et à en tirer une formule pour l'avenir. Les historiens devenaient dès lors penseurs, guides spirituels et médiateurs entre les mouvements contemporains et les événements passés qu'ils tentaient de ranimer et d'interpréter.

C'est cette lourde tâche que s'imposa Michelet en ressuscitant «la vie intégrale<sup>1</sup>» du passé, afin de rendre compte de «l'harmonie supérieure<sup>2</sup>» de la France et de son histoire. Comme cette dernière devait être totale, il lui associa une base géographique et économique. Cet aspect novateur se doubla d'une personnification de la France faite, selon lui, d'une unité d'ordre spirituel et d'un développement dramatique tout humain. La conception scientifique de Michelet n'exclut donc ni l'imagination, ni la passion, ni la symbolisation. Son *Histoire de France* ressembla de ce fait à une épopée lyrique et populaire, car, à la notion de patrie, il lia celle du peuple. Sa conception de l'histoire fascina ses contemporains, comme en témoigne le vif succès de ses œuvres, l'abondante critique qu'elles ont déclenchée et l'ascendant que sa méthode exerça sur le travail de ses successeurs.

---

1. Jules Michelet, «Préface de 1869», p. 15. Ce texte est la synthèse de sa philosophie de l'histoire. Pour les références complètes, voir la «Bibliographie» finale.

2. *Ibid.*

À cet égard, la «science analytique rigoureuse<sup>3</sup>» que pratiqua François-Xavier Garneau s'appuyait sur une base d'érudition solide, telle que la concevait Michelet. Le nom de ce dernier apparaît du reste deux fois dans le «Discours préliminaire» de *l'Histoire du Canada français*. Ce témoignage de reconnaissance défraya la chronique, car les critiques de l'époque s'empressèrent de comparer les deux historiens, malgré les risques que comportait ce rapprochement hâtif. L'influence de Michelet et des penseurs français fut jugée sévèrement, comme l'attestent les propos de Viger :

M.G. [Garneau] a voulu écrire une histoire philosophique, dans le goût même des Quinet, des Michelet, des Proudhon, voire même des Lamartine, et non pas dans le goût encore si respectable de la majorité de ses excellents [*sic*] compatriotes<sup>4</sup> !

Pire, les démêlés de Michelet avec l'Église se répercutèrent dans l'œuvre de Garneau qui recevait les épithètes «d'esprit anti-catholique et anti-canadien<sup>5</sup>». Son auteur ironisait en disant que «ces critiques lui faisaient une terrible réputation chez les marguilliers et les sacristains<sup>6</sup>». D'autres s'attaquèrent et à la philosophie et au style :

En lisant la nouvelle histoire, nous nous sommes cru vingt fois transporté aux cours de la Sorbonne ou du Collège de France. La marche rapide de l'écrivain,

---

3. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», dans *Histoire du Canada français*, p. 7.

4. Lettre de Viger à Faribault, 19 octobre 1848; extrait de leur correspondance cité par Guy Frégault, «La recherche historique au temps de Garneau», dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, p. 388.

5. Extrait d'un article du *Canadien* du 4 mars 1846, cité par Louis-Philippe Saint-Martin, «L'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau et la critique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 8, n° 1, juin 1954, p. 384.

6. Propos rapportés par Gustave Lanctot, «L'œuvre historique de Garneau», dans *Centenaire de l'Histoire du Canada*, p. 15.

l'investigation prétentieuse des moindres faits, le style frondeur et pompeux, la teinte continue d'antipathie contre l'esprit religieux et surtout l'esprit catholique [...] «la grande figure du peuple» [...] tous ces caractères, disons-nous, nous rappelaient bon gré mal gré, le «savant et ingénieux» M. Michelet, que l'auteur avoue d'ailleurs avoir pris pour guide plus d'une fois<sup>7</sup>.

Un esprit partisan dirigeait ces débats dans lesquels s'affrontaient les adversaires et les défenseurs de Garneau, ceux-ci saluant, en premier lieu, dans cette œuvre, la profondeur des réflexions et le patriotisme de son auteur.

Le fait est que l'œuvre survécut à ces morsures plus ou moins venimeuses et traversa le temps sans sombrer dans l'oubli, comme le montrent ses nombreuses réimpressions et l'intérêt qu'elles présentent, aujourd'hui comme hier, pour les connaisseurs de Garneau. Signalons toutefois que, de nos jours, les exégètes de l'historien sont peu nombreux et que cette carence se ressent dans des travaux de synthèse où l'on tente, comme le fait Marc Lebel, de relancer le débat sur l'influence de Michelet dans l'œuvre de Garneau.

Dans son article intitulé «Garneau disciple de Michelet<sup>8</sup> ?», Marc Lebel renouvelle les interrogations de ses aînés et tente d'y répondre en se demandant «dans quelle mesure François-Xavier Garneau connut et fréquenta l'œuvre du grand historien français<sup>9</sup>». Cette question étant étroitement liée à notre sujet, nous résumerons tout d'abord la démarche de ce critique ainsi que son argumentation. Sa position servira ensuite à une réflexion plus large qui permettra de poser quelques jalons et d'exposer notre plan de travail.

---

7. Extrait d'un article du *Canadien* du 12 décembre 1845, cité par Louis-Philippe Saint-Martin, art. cité, p. 383.

8. Marc Lebel, «Garneau disciple de Michelet ?», *Bulletin du Centre de recherche en civilisation française*, n° 9, décembre 1974, p. 1-4.

9. *Ibid.*, p. 1.

Avec le souci de se départir de la charge émotive du siècle dernier — dont nous avons donné un aperçu —, Marc Lebel analyse, confronte et déduit. Sa vue englobante cerne la question et la dissèque en même temps. Son analyse porte en premier lieu sur les catalogues des bibliothèques tant privées que publiques. Ses recherches s'avèrent toutefois infructueuses pour étayer l'hypothèse d'une influence livresque de Michelet sur Garneau. Il ne trouve en effet aucune trace de volumes de Michelet, ni du reste de Vico ou de Thierry, dans la bibliothèque personnelle de Garneau; il note la même absence dans celles d'amis intimes de l'historien, comme Perrault, Campbell ou Berthelot; quant au catalogue de Papineau, «établi fort tardivement, [il] n'offre pas toutes les garanties», selon Lebel, bien qu'il renferme plusieurs ouvrages de Michelet. Le nom de ce dernier figure cependant au catalogue des bibliothèques de collectivités où s'approvisionne Garneau, mais la présence de l'historien français ne permet pas à Lebel de tirer de conclusions, c'est-à-dire d'établir des liens entre le livre et son lecteur : «ni dans ses activités au sein du comité ni dans ses emprunts nous ne remarquons [de la part de Garneau] une prédilection pour Michelet», souligne Lebel. Ouvrons ici une parenthèse pour signaler qu'il est dommage qu'à la suite de l'étude du registre des prêts de la bibliothèque de l'Institut canadien Lebel n'ait pas révélé les ouvrages disponibles de Michelet, ni mentionné quelles étaient les lectures favorites de Garneau.

Qu'en est-il de l'œuvre elle-même? Lebel note que «la présence de Michelet dans le "Discours préliminaire" ne fait aucun doute», tout en estimant que

les emprunts directs à Michelet se réduisent à peu de chose : deux citations (vol. I, p. XIV; vol. II, p. 58) et une paraphrase (vol. I, p. XV n.). La première de ces citations apparaît dans le «Discours préliminaire» et

elle est accompagnée d'une note élogieuse à l'endroit de Michelet : «Nous suivons ici les données de ce savant et ingénieux historien<sup>10</sup>.»

Garneau marcherait-il sur les brisées de Michelet ? Lebel ne le croit pas, car il signale qu'«il est beaucoup plus malaisé de découvrir la trace [de Michelet] dans le corps de l'œuvre». Aussi s'explique-t-il mal les motivations de l'historien québécois :

Tout bien considéré, il fallait de la part de Garneau quelque témérité ou de la maladresse pour saluer avec tant de chaleur, ne fût-ce qu'une fois, un historien que l'Église venait précisément de condamner<sup>11</sup>.

Ce constat débouche sur les critiques des contemporains de Garneau qui, selon Lebel, «ont exagéré l'influence de Michelet sur l'*Histoire*». À ses yeux, les deux historiens sont aux antipodes l'un et l'autre, tant du point de vue du style que de la pensée. À ce sujet, il commente la notion de peuple chez Michelet pour la comparer à celle de Garneau :

Chacun sait la place qu'occupe le peuple dans la philosophie de Michelet : vivante incarnation de la liberté et de la démocratie, le peuple est infaillible, sa progressive affirmation constitue le fait majeur des temps modernes. Or, chez Garneau, à l'exception de quelques passages de l'*Histoire*, le peuple n'est pas personnifié et ne prend pas la forme d'un être collectif<sup>12</sup>.

À la suite de toutes ces constatations, Lebel conclut qu'«Il est plus vraisemblable que Garneau ait pratiqué Michelet sur le tard, une fois élaborée son *Histoire du Canada*<sup>13</sup>.»

---

10. *Ibid.*, p. 2.

11. *Ibid.*, p. 3.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 4.

Loin de nous décourager, cette conclusion, qui desservait notre hypothèse de travail, nous amena, au contraire, à multiplier nos recherches. Intuitivement, nous nous tournions vers l'Europe et la force d'attraction qu'elle a exercée sur Garneau. En s'embarquant sur le *Strathisla*, le jeune voyageur part à la rencontre des grands esprits de son temps, dont Michelet. Pourquoi Marc Lebel passe-t-il sous silence l'influence de ce voyage, alors que d'autres historiens l'ont commenté ? Voici, par exemple, en quels termes Gustave Lanctot traduit l'emballement du jeune homme :

Il visite Londres en tout sens, dont il admire la grande activité, les beaux édifices et les institutions scientifiques. Mais une impatience le brûle : celle de faire son «pèlerinage» en cette terre de France, patrie des ancêtres. Paris enchante le jeune Canadien par la beauté de ses monuments et la richesse de ses bibliothèques et de ses musées. Surtout, il s'enthousiasme devant le talent des grands écrivains de l'heure : Chateaubriand, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lamartine et Guizot<sup>14</sup>.

Ce commentateur reproduit des émotions et des réactions très humaines, encore vérifiables à l'heure actuelle auprès de jeunes Québécois avides de connaissances et de découvertes, comme devait l'être Garneau. Ce retour aux sources fut incontestablement une révélation pour lui, aussi bien sur le plan culturel qu'affectif. Dans le bouillonnement intellectuel de ce début de siècle, il se pénètre en outre de nouvelles doctrines et s'initie à la politique par la lecture, mais aussi par des contacts humains, comme le confirme Georges Robitaille, en rapportant que «[Garneau] avait pu entendre Michelet professant en Sorbonne<sup>15</sup>». De retour

---

<sup>14</sup>. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 13.

<sup>15</sup>. Georges Robitaille, «L'œuvre de Garneau et la critique de son temps», dans *Centenaire de l'Histoire du Canada*, p. 130. Cette information paraît

à Londres, «il lui avait été donné de voir des sommités européennes, dont O'Connell<sup>16</sup>». Il sympathise dès lors avec la cause de l'Irlande opprimée et fait partie de la Société littéraire des amis de la Pologne. Thomas Charland<sup>17</sup> mentionne que Garneau comparait souvent dans sa correspondance les Canadiens aux Irlandais et aux Polonais. Dans une lettre du 29 décembre 1832, il écrivait : «La domination étrangère est le plus grand mal dont un peuple puisse être frappé.» On retrouve cette phrase dans *l'Histoire du Canada français*, souligne l'auteur, qui en profite pour se demander si la vocation de l'historien ne remonte pas à cette époque. Le fait est qu'après son retour il publie des relations de batailles livrées au Canada, comme si son voyage en Europe avait déclenché en lui les ressorts de sa future carrière d'historien.

En Europe, il découvre donc l'effervescence de la vie culturelle. Là-bas, tout s'offre à lui pour le rassasier intellectuellement, et les livres foisonnent enfin à portée de sa main. Comment dans un tel milieu ne se serait-il pas laissé séduire par les doctrines à la mode, alors que les romans et les livres d'histoire en étaient tout imprégnés ? L'Histoire, qui connaissait un succès égal au Roman, influençait la pensée de son temps; elle visait en particulier à resserrer les liens avec la patrie, et Michelet apparut comme un précurseur, en sympathisant avec le peuple qu'il éleva jusqu'au mythe. Gustave Lanctot souligne du reste le rôle des historiens français qui, selon lui, «ont enseigné son métier» à Garneau :

De Guizot, il a appris la nécessité de la documentation exacte; d'Augustin Thierry, il a reçu la doctrine de la survivance des atavismes et de l'antagonisme des races; de Montesquieu, il a tiré la théorie que la nature

---

toutefois douteuse, étant donné que Michelet n'a commencé ses cours à la Sorbonne que le 8 janvier 1834, en suppléant Guizot.

16. *Ibid.*

17. Thomas Charland, «Garneau : préparation de l'historien», dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, p. 114-127.

et l'esprit, c'est-à-dire le milieu et la volonté, sont les grands facteurs qui dirigent l'évolution d'un peuple; chez Raynal, il a pris l'habitude des professions de foi libérale et de Michelet, il a reçu la notion que le peuple est un être collectif dont l'âme se développe au cours de son existence<sup>18</sup>.

L'*Histoire* de Garneau se démarque effectivement des livres du genre parus jusque-là au Canada. L'hommage qu'il rend à l'historien Charlevoix, par exemple, dans sa préface, sert à montrer l'abîme qui le sépare de ce dernier : «à la pieuse crédulité» du père jésuite, il oppose «une science analytique rigoureuse». Résolument laïque, sa philosophie reflète les grands courants d'idée qui ont transformé l'historiographie en une science, en Europe. Dans son «Discours préliminaire», il affiche sa modernité en se référant aux historiens français à la manière d'un disciple. Il se garde toutefois de divulguer de façon formelle le nom de son père spirituel. Beaucoup avancèrent celui de Michelet sans en faire la preuve. Le texte du «Discours» ressemble, en ce sens, à ces vieux grimoires qui défient la lecture, faute de clés pour en déchiffrer le message. Les mots se resserrent alors sur leurs secrets écrits paradoxalement en toutes lettres. L'évocation de l'Antiquité grecque et romaine en est l'exemple. L'écho que ces paroles auraient dû susciter s'est abîmé dans le néant, la critique omettant d'écouter la voix et les indices qui la menaient à Michelet et à son *Histoire romaine*, parue en 1831, durant le séjour de Garneau à Paris.

Dans l'«Avant-propos» de cet ouvrage, Michelet explicite sa philosophie de l'histoire et développe le principe de l'humanité qui se crée. Il pose et résout également le problème historique de l'héroïsme, en montrant que

les masses font tout, que les grands noms font peu de choses, que les prétendus dieux, les géants, les titans

---

<sup>18</sup>. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 18.



(presque toujours des nains) ne trompent sur leur taille qu'en se hissant par fraude aux épaules dociles du bon géant, le Peuple<sup>19</sup>.

Romulus démasqué, la figure mythique disparaît ainsi que la fraude et l'idolâtrie en histoire. On retrouve curieusement le même ton iconoclaste dans le «Discours préliminaire» de Garneau :

Les nuages mystérieux qui enveloppaient le berceau de la Grèce et de Rome, perdent de leur terreur; l'œil peut oser maintenant en scruter les terribles secrets; et s'il pénètre jusqu'à l'origine du peuple lui-même, il voit le merveilleux disparaître comme ces légers brouillards du matin au soleil. Car bien qu'on ait donné aux premiers rois une nature céleste, que l'adulation des zéloteurs de la monarchie les ait enveloppés de prodiges, pour le peuple, aucun acte surnaturel ne marque son existence; sa vie prosaïque ne change même pas dans les temps fabuleux<sup>20</sup>.

Garneau redit ici dans ses propres mots le principe capital que Michelet avait énoncé dans l'«Avant-propos» de son *Histoire romaine*, et selon lequel il n'y a pas d'hommes divins, c'est-à-dire de prétendus dieux, mais plutôt un bon gros «géant», le peuple. Pour eux deux, tout le reste n'est que fiction historique. Leurs discours s'accordent tant sur ce point que l'influence indéniable de Michelet qui en ressort réfute la théorie de Marc Lebel qui estimait «plus vraisemblable» que Garneau ait pratiqué Michelet «sur le tard». Le «Discours préliminaire» datant de 1845, tout porte, au contraire, à croire que Garneau a fréquenté l'historien français de bonne heure et que la «présence» de ce dernier ne se limite pas aux

---

<sup>19</sup>. Commentaires de Michelet résumant l'esprit de son «Avant-propos» et extraits de la «Préface» de *l'Histoire romaine* (1866), dans *Ceuvres complètes*, vol. II, p. 335.

<sup>20</sup>. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire» (1845), dans *Histoire du Canada français*, p. 10.

deux emprunts et à la paraphrase que rapporte Marc Lebel. S'il en était ainsi, pourquoi un historien du Nouveau Monde aurait-il évoqué les origines de Rome ? Garneau fait lui-même remarquer que

Les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent en effet indiquer sans peine le point de départ des flots d'émigrants [*sic*] dans les diverses contrées de l'Ancien Monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier ait élevé sa hutte dans le nouveau<sup>21</sup>.

Seul donc, l'ascendant que Michelet a exercé sur Garneau peut expliquer ce détour par Rome. Du reste, Garneau n'a-t-il pas dit lui-même — sans être cru — que «Nous suivons ici les données de ce savant et ingénieux historien» ? La lecture comparative du «Discours» et de l'«Avant-propos» de Michelet prouve sans équivoque que l'historien canadien s'est bel et bien inspiré de l'historien français et de sa philosophie.

Examinons tout d'abord les rapports textuels qui unissent ces deux documents.

Ce n'est pas d'hier que l'on a commencé à se douter que l'histoire des origines de Rome pourrait bien n'être pas une histoire. C'est un des premiers sujets auxquels se soit appliqué l'esprit critique à son réveil [...] Le précurseur d'Érasme, Laurent Valla, donna le signal au commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Au XVI<sup>e</sup>, un ami d'Érasme entreprit l'examen de Tite-Live, toutefois avec ménagement et timidité, comme son prudent ami écrivait sur la Bible. Ce critique, le premier qui ait occupé la chaire des belles-lettres au

---

21. *Ibid.*

Collège de France (1521), était un Suisse, un compatriote de Zuingle. Natif de Glaris, on l'appelait Glareanus. La Suisse est un pays de raisonneurs. Malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque; il souffle le doute<sup>22</sup>.

Michelet présente ici les premiers pionniers qui ont frayé la voie à l'histoire scientifique, à l'histoire moderne. Garneau le rejoint sur ce chemin où il se fait l'écho des paroles de son maître à penser :

Les deux premiers hommes qui ont commencé à miner le piédestal des idoles mythiques, de ces fantômes qui défendaient le sanctuaire inaccessible de l'inviolabilité et de l'autorité absolue contre les attaques sacrilèges du grand nombre sont un Italien et un Suisse, nés par conséquent dans les deux pays alors les plus libres de l'Europe. Laurent Valla donna le signal au XV<sup>e</sup> siècle. Glareanus, natif de Glaris, marcha sur ses traces. La Suisse est un pays de raisonneurs. Malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque; il souffle le doute<sup>23</sup>.

Garneau donne en bas de page la référence de sa citation : «Michelet : *Histoire romaine*». Il ajoute : «Nous suivons ici les données de ce savant et ingénieux historien, et Niebuhr.» Tentative de diversion ? Non, le nom de l'historien allemand renvoie plutôt à Michelet et à la page élogieuse qu'il écrivit et que Garneau a lue dans l'«Avant-propos». Quasi textuellement, l'historien canadien se réfère donc à la pensée de Michelet. La suite de son texte continue de le démontrer : «L'histoire des origines de Rome exerça leur esprit de critique. Érasme, Scaliger et d'autres savans [sic] hollandais vinrent après eux<sup>24</sup>.»

---

22. Jules Michelet, «Avant-propos», dans *Histoire romaine*, p. 339.

23. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire» (1845), p. 13.

24. *Ibid.*

L'ordre de présentation des personnes et des faits varie peu entre les deux textes. Michelet avait mentionné Érasme, puis Laurent Valla, avant de saluer le rôle des historiens hollandais et d'accueillir l'arrivée d'un compatriote d'une manière quasi cocardière :

Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce fut le tour de la patiente et sérieuse Hollande. Les Scaliger et les Juste Lipse [...] Enfin parut le véritable réformateur. Ce fut un Français, un Français établi en Hollande, Louis de Beaufort, précepteur du prince de Hesse-Hambourg, membre de la Société royale de Londres, à laquelle ont appartenu tant de libres penseurs. Celui-ci fit un procès en forme à l'histoire convenue des premiers temps de Rome. Dans son admirable petit livre (*De l'incertitude, etc.*, 1738), qui mériterait si bien d'être réimprimé, il apprécia les sources, indiqua les lacunes, les contradictions, les falsifications généalogiques. Ce livre a jeté le vieux roman par terre. Le relève qui pourra.

Beaufort n'avait que détruit. Sa critique toute négative était inféconde, incomplète même [...] Pour compléter la destruction du roman, pour recommencer l'histoire et la créer, il fallait s'élever à la véritable idée de Rome [...] Voilà Naples, et voilà Vico. Dans le vaste système du fondateur de la métaphysique de l'histoire, existe déjà, en germe du moins, tous les travaux de la science moderne<sup>25</sup>.

Garneau élague l'exposé de Michelet et retrace les idées essentielles à grands traits synthétiques :

Le Français, Louis de Beaufort, acheva l'œuvre de destruction; il fut le véritable réformateur; mais s'il démolit, il n'édifia point. Le terrain étant déblayé, le

---

<sup>25</sup>. Jules Michelet, «Avant-propos», dans *Histoire romaine*, p. 340.

célèbre Napolitain, Vico, parut et donna (1725) son vaste système de la métaphysique de l'histoire (1) dans lequel, dit Michelet, existent déjà en germe du moins, tous les travaux de la science moderne<sup>26</sup>.

L'appel de la note 1 renvoie à Vico, auteur de *La science nouvelle* que Michelet a traduite et commentée avec l'enthousiasme d'un adepte. Dans son «Avant-propos», il témoigne à nouveau sa reconnaissance à celui qui l'a libéré d'une théologie de l'histoire, en lui révélant que seule l'humanité est divine. Héritière, à son tour, de ce principe capital, l'*Histoire* de Garneau fera prendre conscience aux Canadiens français de leur existence en tant que peuple.

Pour les deux historiens, cette rétrospective historique représente les progrès de leur science, dont ils sont les bénéficiaires : les travaux de leurs prédécesseurs ont en effet ouvert la voie à l'histoire scientifique qui tente de saisir l'évolution des nations en s'écartant des idolâtries d'autrefois. Donc, à ce fond commun d'idées s'ajoutent des vues semblables sur la méthode à suivre : leur histoire est progressive, scientifique et laïque. Les voies qu'ils empruntent pour remonter le cours du temps semblent se confondre à première vue. Les liens de parenté qui existent entre l'«Avant-propos» et le «Discours» nous entraînent dans cette direction. Nous aurons du reste l'occasion d'approfondir et d'affiner notre jugement à ce sujet dans le deuxième chapitre où nous reviendrons sur ces deux textes, afin de mesurer l'influence de Michelet sur la philosophie de Garneau. Une lecture attentive montre en outre que ce dernier parle de «voie honorable<sup>27</sup>» et Michelet, de «voie royale<sup>28</sup>». La similitude des termes est aussi intéressante que les nuances qu'elle suggère.

---

26. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaires», p. 14.

27. François-Xavier Garneau, «Préface» de la 3<sup>e</sup> édition de *l'Histoire du Canada français*, p. X.

28. Cette idée est traitée dans *Le peuple* et reprise par Paul Viallaneix dans *La voie royale*.

Comme des routes qui se croisent et se séparent à nouveau, les mots et leur polysémie invitent le lecteur à vagabonder. Pour ce qui est du mot «voie», il suscite dans l'esprit l'image d'un Garneau progressant dans la foulée de Michelet et répondant, comme ce dernier, à un appel intérieur, à une «voix», qui le conduit vers le peuple. Tous deux — dans des temps difficiles que nous commenterons plus amplement dans le chapitre suivant — se mettent au service de leurs compatriotes, afin que le passé éclaire les événements présents qu'ils ressentent, l'un et l'autre, avec la même foi patriotique — malgré la différence des contextes; les qualificatifs «honorable» et «royale» l'attestent.

Dans un style émotif, Michelet définit l'épithète «royale» : «Ce mot pour nous veut dire populaire<sup>29</sup>.» L'historien brise les antagonismes des mots «royale» et «populaire» et renouvelle les symboles en fonction d'une réalité incontournable, celle du peuple souverain. Il va donc au-devant de cette foule d'acteurs anonymes qui, en combattant pour la liberté, ont gagné leurs lettres de noblesse et leur dignité. Tout empreint de respect et d'estime, «royale» apparaît synonyme de «honorable».

La démarche de Garneau a, de ce fait, quelque chose de «royal» sur la voie qui l'entraîne à combattre pour la conservation de sa nationalité. Ses paroles touchent en plein cœur le peuple et son identité. Leur combat commun inspire des sentiments de respect et d'admiration. Le mot «honorable» sonne juste dans ce contexte pathétique où toute une communauté lutte et souffre moralement pour survivre. La «voie honorable» que suit Garneau apparaît digne, noble, voire «royale». Populaire ? Elle n'exclut pas le peuple, au contraire, puisqu'elle tente de rassembler la nation. En ce sens, la vue de Garneau semble plus englobante que

---

<sup>29</sup>. Jules Michelet, «De la méthode et de l'esprit de ce livre», dans *Histoire de la Révolution*, vol. 1, p. 282.

celle de Michelet, mais aussi plus abstraite. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette constatation dans le chapitre où nous approfondirons la notion de peuple.

Les nombreuses études critiques consacrées à l'œuvre de Michelet faciliteront notre analyse et permettront de nous approcher plus aisément de la «voie royale» empruntée par le peuple français; «la voie honorable» de Garneau sera sans doute plus difficile à parcourir, faute de devanciers à suivre : on ne peut que constater l'insuffisance de travaux sur son œuvre.

Trois points ont retenu notre attention pour faire converger leurs «voies».

Nous étudierons en premier lieu les circonstances de publication des ouvrages majeurs sur lesquels porte notre analyse, et ce en relation avec le contexte de l'époque. Puis nous analyserons le champ sémantique du mot «peuple» chez Michelet et Garneau, afin d'approfondir cette notion dont la définition apparaît bien floue dans l'œuvre de Garneau. Nos observations nous amèneront ensuite à considérer le traitement des héros et à interroger, en particulier, Garneau sur l'initiative populaire, car les «têtes d'affiche» de l'auteur volent souvent la vedette au peuple anonyme. Nous poursuivrons cette réflexion dans notre troisième et dernier chapitre, en observant l'évolution de l'idée de peuple après la Conquête. Malgré l'effondrement de ses rêves en 1763, l'exode de son élite, la morgue des vainqueurs et son statut de vaincu, le peuple poursuit en effet le combat de sa survivance sur la terre que ses ancêtres ont opiniâtement conquise.

C'est sur cette action de résistance que se terminera notre analyse, à un moment où l'histoire sort de l'ombre une foule d'inconnus dont elle révèle la force et le pouvoir.





**CHAPITRE PREMIER**  
**RENCONTRES**



«Lorsque j'arrivai en France, une nouvelle révolution venait de précipiter Charles X du trône, sans satisfaire les républicains ni les bonapartistes.»

François-Xavier Garneau<sup>30</sup>

«C'était pour observer les résultats de la haute civilisation de l'Europe et les ouvrages de ses plus grands génies, que je passai les mers et visitai Paris et Londres, ces deux Athènes modernes<sup>31</sup>», dira Garneau. À ces objectifs s'ajoute l'exaltation de la découverte et du retour aux sources, dont nous tenterons de mesurer les effets à travers les réflexions et les états d'âme du jeune voyageur. Pour ce faire, nous le suivrons dans son *Voyage en Angleterre et en France*, où il part au-devant des grands esprits de son temps, dont Michelet.

Auparavant, une brève rétrospective de la carrière de Michelet jusqu'à l'arrivée de Garneau en France permettra de mieux saisir la philosophie de l'écrivain français. L'originalité de sa pensée sera étudiée en particulier dans *L'Introduction à l'histoire universelle*, œuvre jugée capitale par l'auteur lui-même<sup>32</sup> et ses contemporains. Il sera ainsi aisé de souligner les influences tant livresques que sociales qui sous-tendent l'œuvre michelétiste. S'étendant jusqu'au *Peuple*, cette analyse montrera enfin que Michelet entretient toujours la même espérance de voir triompher les idées libérales et démocratiques. Au grand dam des conservateurs, *l'Histoire du Canada français*, qui paraît durant la genèse de cet ouvrage, professe la même foi... Place donc à l'Europe, cette grande entremetteuse, qui fournit l'occasion à Garneau de rencontrer intellectuellement Michelet dans l'effervescence des chaudes questions des nationalités.

---

<sup>30.</sup> François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, ch. III, p. 197.

<sup>31.</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>32.</sup> Voir Jules Michelet, «Préface de 1869», p. 19.

## Michelet et sa philosophie

L'instabilité politique fait ressembler la France à une girouette dont la position indique la politique de l'heure. Le vent de la liberté, en déchaînant la houle humaine, a emporté dans son maelström couronne, titres et privilèges, pour mieux les laisser retomber, semble-t-il, à la première accalmie, sur la tête de nouveaux élus. C'est dans les soubresauts de cette tempête, en 1831, que Garneau aborde la terre de ses ancêtres, pendant que Michelet publie coup sur coup, à la même époque, *l'Introduction à l'histoire universelle*, *l'Histoire romaine*, en deux volumes, et divers articles dans les journaux.

L'audace de sa pensée et son talent d'écrivain ont concouru rapidement à enthousiasmer ses contemporains. De hauts personnages comme Sismondi et Benjamin Constant témoignent, dès 1825, leur admiration au jeune historien qui professe au collège Sainte-Barbe. Lors du traditionnel discours de la distribution des prix, Michelet plaide la cause de l'unité de l'enseignement secondaire. Il note, le 20 septembre, dans le journal de ses idées :

Il y a, aux pages 5 et 6 de mon discours, une idée qui peut m'être utile, en plusieurs sens, de développer : c'est l'alliance de la littérature et de l'histoire [...] Peut-être en ferait-on un cours particulier pour la rhétorique, dans lequel on résumerait toute l'histoire en faisant l'histoire littéraire de l'esprit humain. La littérature surtout considérée comme expression de mœurs. Ce serait un point de réunion auquel on ferait

sentir aux élèves que tout ce qu'ils ont appris jusque-là est une même science<sup>33</sup>.

Le système pédagogique qu'il défend est en quelque sorte l'application de ses propres travaux, au cours desquels le dépouillement de nombreux ouvrages historiques ne le détourne pas de la philosophie. Au contraire, son expérience lui a montré que chaque étude en éclaire une autre. Ses futures charges de cours lui permettront de réaliser l'alliance qu'il souhaite. Il obtient en effet l'enseignement de la philosophie et de l'histoire à l'École normale, puis au Collège de France. «Ce double enseignement m'ouvrait un infini de liberté...», confiera-t-il, plus tard. «Mon domaine sans bornes comprenait tout fait, toute idée<sup>34</sup>.»

Michelet révélera bientôt à un public plus large cette unité de la science, par ses livres. Un de ses premiers projets consistait à étudier le caractère des peuples trouvés dans leur vocabulaire. Bien que Michelet renonçât par la suite à composer cet immense travail, il posait déjà, en 1819, les jalons de sa future philosophie qui s'appuie sur la complémentarité des savoirs. Quelques années après, la fréquentation du philosophe historien Vico le conforte dans son opinion. «Ce que Vico recommande, je l'avais d'instinct en moi», dira-t-il, lorsque, plongé dans la traduction de *La science nouvelle*, il découvre clairement explicités les principes qu'il avait perçus intuitivement. Jusqu'à la fin de sa vie, il manifeste sa reconnaissance à celui qu'il considère comme un génie et un prophète : «Je n'eus de maître que Vico. Son principe de la force vive, de l'humanité qui se crée, fit et mon livre et mon enseignement<sup>35</sup>.»

Afin d'approfondir la connaissance de la civilisation, «Vico puise à deux sources : la philosophie et la philologie. La philosophie contemple le vrai par la

---

33. Passage cité dans l'introduction du *Discours sur l'unité de la science*, dans *Œuvres complètes*, vol. I, p. 246.

34. «Préface de 1869», dans *Œuvres complètes*, vol. IV, p. 19.

35. *Ibid.*, p. 19.

raison; la philologie observe le réel, c'est la science des faits et des langues<sup>36</sup>.» La fusion de ces études concourt à expliquer le développement des sociétés qui passent par trois phases : l'âge divin ou théocratique, l'âge héroïque et l'âge humain ou civilisé. Pour chacune de ces phases, Vico examine parallèlement le mode de gouvernement, le système juridique et le langage. Ainsi, cette vaste méthode permet-elle de «tracer l'histoire universelle, éternelle qui se produit dans le temps sous la forme des histoires particulières [...]»<sup>37</sup>, donc de caractériser chaque peuple par l'ensemble de son développement et de son histoire.

*L'Introduction à l'histoire universelle* de Michelet s'inspire de ces principes, tout en asseyant les fondements d'une méthode scientifique originale. Selon Nisard, «Cette introduction est une brochure par le nombre de pages; c'est un livre par la hauteur des idées et l'éclat sévère du style<sup>38</sup>.» À travers une série de tableaux colorés et parcourus de symboles, Michelet peint la migration du genre humaine et focalise, dans ce premier temps, sur le combat de l'humanité contre la fatalité qui l'accable. L'histoire devient le récit de l'interminable lutte de «l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité<sup>39</sup>.» L'histoire a donc un sens : la liberté, et une mission : raconter l'humanité qui se crée.

Dans son explication du mouvement historique, Michelet sympathise avec le peuple de France, avec le peuple anonyme dont il ne cessera d'étudier l'évolution intime et dans lequel il situe la ressource fondamentale de la patrie. Il voit dans celle-ci un élément d'harmonie universelle :

---

36. «Discours sur Vico», dans *CŒuvres complètes*, vol. I, p. 288.

37. *Ibid.*

38. Désiré Nisard, dans *Journal des débats*, 8 mai 1831, cité dans *CŒuvres complètes*, vol. II, p. 307.

39. *Introduction à l'histoire universelle*, dans *CŒuvres complètes*, p. 229.

La France veut la liberté dans l'égalité, ce qui est précisément le génie social. La liberté de la France est juste et sainte. Elle mérite de commencer celle du monde, et de regrouper pour la première fois tous les peuples dans une unité véritable d'intelligence et de volonté<sup>40</sup>.

Cette réflexion, qui résulte d'un raisonnement fondé sur la logique et l'histoire, s'approfondit tout au long de la deuxième partie par une confrontation perpétuelle :

Nous ne pouvons dire ce qui a fait la France, ce qu'elle est et sera, sans interroger sur ces questions l'ensemble du monde européen. Elle ne s'explique que par ce qui l'entoure. Sa personnalité est saisissable pour celui-là seul qui connaît les autres États qui la caractérisent par opposition<sup>41</sup>.

La connaissance profonde de la France ressort donc d'une analyse toute en contrastes qui puise ses déductions dans l'étude des histoires particulières et, d'une manière plus générale, dans la longue marche que l'humanité a effectuée de l'Orient vers l'Occident. La quête de la liberté motive ce grand voyage qui se termine en Europe, terre libre par excellence. Les différentes étapes montrent que l'histoire est progressive : elle avance et conquiert : «Dure à jamais le combat, il constitue la dignité de l'homme et l'harmonie même du monde<sup>42</sup>.»

Ainsi, dans l'Inde, berceau des races et des religions, l'homme écrasé sous les prodigalités de la nature s'immole tout entier à ce monde-Dieu, où il n'est rien qu'un accident, un phénomène de cette unique substance... à moins qu'il ne fuie en Perse où la liberté s'éveille. Ici, l'homme commence à réagir aux forces en présence et à recouvrer sa dignité en détruisant les dieux de l'Inde. Toutefois, la

---

40. *Ibid.*, p. 253.

41. *Ibid.*, p. 238.

42. *Ibid.*, p. 229.

religion associée à la nature lui manifeste encore son impuissance. La Perse apparaît comme «le commencement de la liberté dans la fatalité<sup>43</sup>», car, à l'instabilité de sa condition et au découragement qui en résulte, se joint l'ivresse meurtrière de l'opium. Sur la route de son affranchissement, l'homme découvre l'Égypte et ses pyramides qui, éclipsant les temples, représentent les protestations de l'humanité contre la tyrannie des Dieux; il y renoue avec le dogme indien de l'immortalité de l'âme. Mais ce n'est qu'en Judée que s'affirme la liberté humaine avec l'apparition du monothéisme, du partage du pouvoir spirituel et temporel, et de la notion de peuple, c'est-à-dire d'une unité harmonique, d'où émergent des guides laïcs, les prophètes. Cependant, à mots couverts, le manque de prosélytisme contraint le peuple hébreu à vivre sous la menace d'une perpétuelle agression.

Dans ce processus d'émancipation, la géographie a aussi son rôle à jouer : par rapport à «l'informe et massive Asie<sup>44</sup>», l'Europe se révèle une terre de liberté, parce que sa configuration se prête au mouvement, au mouvement de l'histoire et des sociétés :

Les péninsules que l'Europe projette au midi, sont des bras tendus vers l'Afrique; tandis qu'au nord elle ceint ses reins, comme un athlète vigoureux, de la Scandinavie et de l'Angleterre. Sa tête est à la France, ses pieds plongent dans la féconde barbarie de l'Asie. Remarquez sur ce corps admirable les puissantes nervures qui se prolongent des Alpes aux Pyrénées, aux Crapaks, à l'Hémos; et cette imperceptible merveille de la Grèce dans la variété heurtée de ses monts et de ses torrents, de ses caps et de ses golfes,

---

<sup>43</sup>. *Ibid.*, p. 230.

<sup>44</sup>. *Ibid.*, p. 232.



dans la multiplicité de ses courbes et de ses angles, si vivement et si spirituellement accentués<sup>45</sup>.

L'Europe, ainsi personnifiée, symbolise la mobilité du monde occidental, son harmonie, sa force et ses avantages. Un de ceux-ci est paradoxalement l'hostilité de la nature : «Dans ce monde sévère de l'Occident, la nature ne donne rien d'elle-même<sup>46</sup>.» Cette réflexion se tourne en positif, car «[la nature] impose comme loi nécessaire l'exercice de la liberté<sup>47</sup>». Les mots «impose», «loi» et «exercice», contenant l'idée d'un effort, d'une application et d'une contrainte, suggèrent de la part de l'homme une discipline sévère à laquelle la vie dans la cité l'astreint désormais.

L'étude des Grecs et des Romains souligne le degré de civilisation de l'Antiquité en même temps que ses limites. Rome apparaît dans l'évolution de l'humanité à un carrefour où convergent les idéologies grecques et orientales. Elle les assimile et les fait siennes :

La grande Rome enferme dans ses murs les deux cités, les deux races, étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne; la propriété foncière et la propriété mobilière, la stabilité et le progrès, la nature et la liberté<sup>48</sup>.

Ces éléments disparates ainsi associés ne fusionnent pas pour autant. Si, pendant un certain temps, ils concourent à la grandeur de Rome, ils causeront de même sa ruine. Les protestations des barbares, des chrétiens et des esclaves finissent d'ébranler une unité matérielle et mensongère, dont les fondements économiques reposent sur l'asservissement des vieilles races industrielles. Rome, en

---

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*

47. *Ibid.*

48. *Ibid.*, p. 233.

abandonnant aux vaincus la victoire de l'homme sur la nature, court à la perte. La dissolution matérielle de son empire se double d'une dissolution morale : la Grèce, qu'elle a cru asservir, l'asservit à son tour par l'esprit : ses grands hommes meurent en relisant le *Phédon* ou en citant Euripide, et Marc Aurèle consigne en grec ses pensées sur la morale antique. La réapparition des croyances orientales achève cette conquête intellectuelle, en poussant le monde romain à renouer avec la nature, au milieu d'un panthéon de divinités sanguinaires. C'est la raison pour laquelle le christianisme est apparu comme un espoir salvateur dans cette période décadente où l'esprit est à nouveau assujéti à la matière. La jeune foi brise ce joug et dans son élan propage, convertit et perpétue jusque dans les temps modernes la lutte de l'homme contre la fatalité. Mais la liberté s'arrache au prix de sacrifices, à l'exemple des martyrs chrétiens qui moururent dans l'arène du Colisée : «[Là] se rencontrèrent le chrétien et le barbare, représentants de la liberté pour l'Orient et pour l'Occident. Nous sommes nés de leur union, et nous, et tout l'avenir<sup>49</sup>.» La polysyndète souligne l'action commune des éléments qui participent dans leur union à créer le monde actuel et futur. L'Europe tire en effet son origine et sa richesse de cet amalgame d'idées et de races, faisant d'elle un organisme à la fois très complexe et harmonieux, où tous ses membres ou États participent à son évolution. Chacun d'eux représente une personnalité politique multiple, le peuple, dont les traits distinctifs caractérisent chaque pays.

Ainsi, «Ce qui fait l'humiliation de l'Italie comme peuple [...] c'est précisément l'indomptable personnalité, l'originalité indisciplinable qui, chez elle, isole les individus<sup>50</sup>.» Ces hommes qui, en s'enfermant depuis l'Antiquité dans leurs cités, se sont créé un monde artificiel n'ont fait qu'engendrer un système de société étroite où se confine leur génie. Le désert autour de Rome

---

<sup>49</sup>. *Ibid.*, p. 236.

<sup>50</sup>. *Ibid.*, p. 241.

symbolise les maux de cette vie urbaine. Malgré les témoignages sur les réalisations du peuple italien, son architecture civile, par exemple, malgré son esprit héroïque et pratique que laissent dans les mémoires les prouesses de l'Armée d'Italie, et malgré ses grands penseurs, Dante ou Vico, à qui Michelet rend un hommage particulier, l'Italie moderne semble subir la double fatalité de son climat et de son système social, comme la grande Rome d'antan. Elle est par excellence le pays des traditions et de cette perpétuité historique qui entrave le progrès. À cause de son caractère, l'Italie apparaît également, comme l'antithèse de l'Allemagne, à la fois «molle et disciplinable<sup>51</sup>», à l'instar de son peuple. L'Allemand sympathise en effet avec tout le monde jusqu'à l'abnégation de soi :

Le vassal se donne au seigneur; l'étudiant, l'artisan à leurs corporations. Dans ces associations, le but intéressé est en seconde ligne; l'essentiel, ce sont les réunions amicales, les services mutuels, et ces rites, ces symboles, ces initiations qui constituent pour les associés une religion de leur choix. La table commune est un autel où l'Allemand immole l'égoïsme; l'homme y livre son cœur à l'homme, sa dignité et sa raison à la sensualité<sup>52</sup>.

L'esprit de l'ancienne Allemagne se perpétue dans un mélange de force et d'enfance, d'idéalisation et d'attraction pour la nature. Elle devient l'Inde de l'Europe, car, au milieu du panthéisme de Schelling ou de la philosophie de Fichte et de Hegel, la fatalité resurgit : «Le monde social devint un dieu entre leurs mains, mais un dieu immobile, insensible, tout propre à consoler, à prolonger la léthargie nationale<sup>53</sup>.»

---

51. *Ibid.*

52. *Ibid.*, p. 239.

53. *Ibid.*, p. 241.

Dans cet ordre des choses, qu'en est-il de l'affranchissement humain ? Dans l'histoire européenne, où une foule de protagonistes participent au combat de la liberté, le peuple français se distingue par sa volonté de lutter contre l'adversité. Ses victoires tiennent à son esprit de corps et à la cohésion de la masse qui le compose. Contrairement aux autres nations, la France représente une agglomération de peuples : «Le mélange, imparfait dans l'Italie et l'Allemagne, inégal dans l'Espagne et dans l'Angleterre, est en France égal et parfait<sup>54</sup>.» Cette unité en fait le peuple le plus européen. De plus, «La France a un centre<sup>55</sup>» que les autres n'ont pas. Il bat au diapason de toutes les provinces françaises et assure la circulation de leurs idées. Les caractéristiques de ce centre sont d'être «plat», «pâle», et «indécis<sup>56</sup>» et d'engendrer «l'ennui et le dégoût<sup>57</sup>». Paradoxalement, ces qualificatifs deviennent positifs : les trois adjectifs regroupent l'idée d'une unité et d'une neutralité; quant aux noms, ils abondent aussi dans ce sens, étant synonymes de «désenchantement» et de «lassitude», se situent donc à l'opposé du plaisir et de l'enthousiasme, et, de ce fait, de l'excès. Le cœur de la France n'est pas le siège de ses passions, bien au contraire : «Le caractère du centre de la France est de ne présenter aucune des originalités provinciales, de participer à toutes et de rester neutre<sup>58</sup>.» Les oppositions qui se sont estompées et neutralisées entre elles reflètent la personnalité unifiée de la France que Michelet considère du reste comme «une personne qui vit et se meut». Comme tout organisme vivant, elle a le pouvoir d'assimiler, c'est-à-dire de convertir en sa propre substance des éléments étrangers. Voilà en quoi la France surpasse ses voisins et devient une agglomération internationale :

---

54. *Ibid.*, p. 247.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*, p. 248.

57. *Ibid.*, p. 247.

58. *Ibid.*, p. 248.

La France française a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, espagnole, dont elle est environnée [...] Elle a amorti la Bretagne par la Normandie, la Franche-Comté par la Bourgogne; par le Languedoc, la Guyenne et la Gascogne; par le Dauphiné, la Provence. Elle a méridionalisé le Nord, septentrionalisé le Midi; a porté au second le génie chevaleresque de la Normandie, de la Lorraine; au premier la forme romaine de la municipalité toulousaine, et l'industrialisme grec de Marseille<sup>59</sup>.

Ce long processus de synthèse résulte toutefois de luttes et de conflits, car

ce n'est pas sans un cruel effort, sans un douloureux déchirement que [l'homme] s'arrache à la fatalité au sein de laquelle il est resté si longtemps suspendu; la séparation saigne aussi au cœur de l'homme. Cependant il faut bien aussi qu'elle ait lieu, que l'enfant quitte sa mère, qu'il marche de lui-même, qu'il aille en avant. Marche donc, enfant de la providence. Marche; tu ne peux t'arrêter<sup>60</sup>.

Cette marche impérative symbolise le progrès de l'homme sur lui-même, avant que ce dernier n'emboîte le pas de la collectivité et n'en soutienne la cadence par son action personnelle. Dans ce mouvement de masse, la révolution de Juillet apparaît comme la symbolisation de l'unité populaire : elle offre «le premier modèle d'une révolution sans héros, sans noms propres; point d'individus en qui la gloire ait pu se localiser. La société a tout fait [...] Après la victoire, on a cherché le héros; et l'on a trouvé tout un peuple<sup>61</sup>.»

De cette vision épique naît l'espoir d'un nouvel ordre social fondé sur l'égalité dans la liberté, et qu'il appartient à la France de révéler et de répandre

---

59. *Ibid.*, p. 247.

60. *Ibid.*, p. 255.

61. *Ibid.*

dans un esprit de prosélytisme. La révolution a en effet suscité le sentiment d'un renouveau de foi dans l'humanité, dont le sens social serait le Verbe. Le messianisme révolutionnaire transforme dès lors les conquêtes en actions sociales et émancipatrices qui visent à convertir les autres peuples, car «[Le Français] croit, lui, qu'il ne peut rien faire de plus profitable au monde que de lui donner des idées, ses mœurs et ses modes<sup>62</sup>.» La France semble donc appelée à diriger les destinées morales et religieuses des nations et à instaurer un monde social qui serait la translation du ciel sur la terre. Ce rôle de guide spirituel découle de ses qualités intrinsèques ou, plus exactement, des qualités de son peuple qui a démontré, à travers la révolution, son génie social et démocratique ainsi que son ardeur à l'action.

Mais la situation géographique de la France ne laissait-elle pas déjà pressentir ce rôle ? Sa description physique montrait en effet qu'elle était la tête de l'Europe; sa personnalité morale a renforcé cette image et l'a présentée comme un cerveau et un chef, dont la mission pourrait se résumer en ces termes : «La France agit et raisonne, décrète et combat. Elle remue le monde; elle fait l'histoire et la raconte<sup>63</sup>.»

En parlant de son *Introduction*, Michelet disait que

Ce petit livre pourrait aussi bien être intitulé : *Introduction à l'histoire de la France*; c'est à la France qu'il aboutit. Et le patriotisme n'est pour rien en cela. Dans sa profonde solitude, loin de toute influence d'école, de secte ou de parti, l'auteur arrivait, et par la logique et par l'histoire, à une même conclusion : c'est

---

<sup>62</sup>. *Ibid.*, p. 249.

<sup>63</sup>. *Ibid.*

que sa glorieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité<sup>64</sup>.

Malgré ses intentions, l'auteur écrit une *Histoire* toute pétrie de jugements, où il analyse les choses du point de vue de la France. À ses sentiments patriotiques s'ajoute sa ferveur démocratique qui puise ses arguments dans le passé. À titre d'exemple, voici une phrase dont le contenu tranche avec le contexte de l'Antiquité romaine : «Celui qui a, aura davantage; celui qui manque, aura moins, si l'industrie ne jette point un pont sur l'abîme qui sépare le pauvre et le riche<sup>65</sup>.» Cette pensée, sous l'apparence d'une vérité universelle, reflète des préoccupations modernes, vibrantes du discours social de l'époque et des revendications d'un prolétariat grandissant. La réflexion historique se double de la réflexion du citoyen, témoin de son temps, qui mêle à sa passion de l'histoire ses propres passions. D'ailleurs, n'avoue-t-il pas lui-même : «Mes premières pages après Juillet, écrites sur les pavés brûlants, étaient un regard sur le monde, l'*Histoire universelle*, comme combat de la liberté, sa victoire incessante sur le monde fatal, bref comme un Juillet éternel<sup>66</sup>» ?

Pour lui, la révolution est à la fois un point d'aboutissement et un nouveau départ dans l'évolution humaine. Ainsi, après avoir étudié la révolution de 1789, il dresse le XVIII<sup>e</sup> siècle contre le XVII<sup>e</sup>, dénigre systématiquement l'Ancien Régime et fait l'apologie du peuple français, dont il contemple le destin et auquel il prête une dimension mystique. La Révolution apparaît comme l'apothéose du peuple idéalisé : de la «Prise de la Bastille» aux «Trois Glorieuses», le peuple devient l'unique héros, le héros collectif de l'œuvre de Michelet. Lui-même se

---

64. Extrait de l'avertissement au lecteur qui précède l'*Introduction à l'histoire universelle*, dans *Œuvres complètes*, vol. II, p. 228.

65. *Introduction à l'histoire universelle*, dans *Œuvres complètes*, p. 228.

66. «Préface de 1869», dans *Œuvres complètes*, vol. IV, p. 19.

définit comme «peuple». Héros éponyme en quelque sorte de son propre livre *Le peuple*, Michelet y revendique l'humilité de ses origines :

Ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie, et de mon cœur. Il est sorti de mon expérience, bien plus que de mon étude. Je l'ai tiré de mon observation, de mes rapports d'amitié, de voisinage; je l'ai ramassé sur les routes; le hasard aime à servir celui qui suit toujours une même pensée<sup>67</sup>.

En effet, dans cet ouvrage paru en 1846, l'auteur plaide la cause populaire et consolide les principes de la vocation sociale de l'homme qu'il avait évoqués dans *l'Introduction à l'histoire universelle*. Il poursuit l'élaboration de ses idées démocratiques en inaugurant l'ère de l'«amitié», qui restituera son élan à la France, cette personne mythique, dotée d'une véritable vie. *Le peuple* est à la fois le témoignage de l'auteur et le reflet de la vie du peuple auquel Michelet s'associe au cours de ses enquêtes ou en se rappelant l'existence besogneuse de sa propre famille. À ce titre, il réclame le droit de le défendre : «Et moi, qui en suis sorti, moi qui ai vécu avec lui, travaillé, souffert avec lui, qui plus qu'un autre ai acheté le droit de dire que je le connais, je viens poser contre tous la personnalité du peuple<sup>68</sup>». Fidèle à son *Introduction* et à la méthode qu'il y annonçait, ce livre se présente à nouveau «comme l'éternelle protestation, comme le triomphe progressif de la liberté<sup>69</sup>».

Dans le creuset de l'histoire, où les éléments de race, de sol, de langue et de mœurs se sont cristallisés pour former la France, l'alchimiste historien étudie cette identité d'âme qui est le peuple français. L'analyse des événements passés et présents lui révèle l'unité d'action du peuple, prompt dans ses réactions à

---

<sup>67</sup>. *Le peuple*, p. 57-58.

<sup>68</sup>. *Ibid.*, p. 63.

<sup>69</sup>. *Introduction à l'histoire universelle*, dans *Œuvres complètes*, p. 229.



défendre cette liberté qu'il revendique lui-même dans ses écrits. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il définit l'Histoire comme le triomphe de la liberté. Aussi est-ce avec amertume qu'il observe la scène politique depuis le grand élan populaire de 1789. Dans sa «Préface de 1847», il examine les causes de la déchéance de la Révolution et recherche les coupables qui ont amené le peuple à commettre des excès. Il trouve un groupuscule d'hommes ambitieux dont fait partie Napoléon. Porté au pouvoir par la Révolution, il en détourne habilement le sens à son profit, en séduisant le peuple par ses conquêtes. L'Empire se bâtit dès lors «sur une fraternité d'esclaves<sup>70</sup>» et «sur une image douteuse du droit<sup>71</sup>». Même après la défaite de Waterloo en 1815, «l'ennemi<sup>72</sup>» de la Révolution en impose encore : «Il est fort donc il est juste<sup>73</sup>», disent ceux qui cherchent à l'excuser. Pourtant, «sous le soleil de la justice et de la révolution<sup>74</sup>» où devaient rayonner le droit et la paix, l'idée de force apparaît diamétralement opposée à celle de justice. Cette méprise permettait à «la tyrannie insidieuse<sup>75</sup>» de s'installer. Pour Michelet, Napoléon a éclipsé les années durant lesquelles le peuple était le principal acteur. Pire encore, la France a accepté le retour du despotisme, en oubliant qu'elle l'avait combattu avec tant de conviction quelques années auparavant.

Tel un médecin au chevet d'une malade, Michelet surveille l'état léthargique de la France. La révolution de Juillet lui apparaît, dans la conjoncture des choses, comme un réveil collectif, garant de l'avenir. Ce sursaut démocratique met fin à la Restauration, durant laquelle le mécontentement populaire avait couvé jusqu'à l'embrasement général qu'avaient suscité les mesures arbitraires de Charles X et de son gouvernement. Le peuple se soulève à

---

70. «Préface de 1847», dans *Histoire de la Révolution française*, vol. I, p. 31-38.

71. *Ibid.*

72. *Ibid.*

73. *Ibid.*

74. *Ibid.*

75. *Ibid.*

nouveau, dépose son roi et brise à tout jamais l'ambition des Bourbons. C'est dans ce contexte enthousiaste que Michelet rédige son *Introduction à l'histoire universelle*; elle reflète la foi de l'auteur dans le peuple ainsi que sa ferveur démocratique.

Toutefois, les aspirations populaires se trouvent encore une fois lésées : la bourgeoisie, inquiète de l'instauration d'une république, porte au pouvoir Louis-Philippe. Ce «roi-citoyen», animé par des idées libérales au départ, se tourne insensiblement vers les conservateurs et gouverne le pays de manière de plus en plus arbitraire. Aux dissensions politiques qui en résultent s'ajoute une crise économique et financière que la montée du prolétariat rend, chaque jour, un peu plus criante. Le ton du *Peuple*, qui reproduit les accents amers du discours commun, en module également l'intensité par l'espoir d'un changement profond de société que la révolution de 1848 et la II<sup>e</sup> République viendront en quelque sorte exaucer...

### **Garneau : initiation à l'histoire**

Lorsque Garneau arrive à Paris, la poudre parle à nouveau. Décidément la capitale ressemble à une poudrière, toujours prête à s'enflammer à la moindre explosion de colère ou de joie :

Le feu d'artifice du pont d'Arcole fut vraiment magnifique [confie le jeune voyageur]. On envoya un bouquet tricolore dont la tige embrasait toute la longueur du pont sur lequel on s'était placé, et dont la

tête en jaillissant en l'air tomba à droite et à gauche en s'ouvrant en éventail<sup>76</sup>.

En cette nuit de juillet, les cris de la foule en délire se mêlent aux détonations des fusées qui illuminent le ciel en gerbes multicolores. La féerie du feu d'artifice succède ainsi au coup de feu des Trois Glorieuses, dont Paris fête le premier anniversaire. Tout en contemplant le ciel aux éclats patriotiques, Garneau plonge dans le «vaste torrent qui circulait en savourant les délices de son triomphe<sup>77</sup>». Dans ce bain de foule, il va à la rencontre du Michelet qui vivifie sa ferveur démocratique en se mêlant au peuple de France, mais aussi à tous les autres, en lutte pour recouvrer leur liberté.

Les idées révolutionnaires françaises semblent même plaider la cause des nationalités en poussant les autres peuples à renverser leurs tyrans. Tel un feu qui se propage, elles gagnent la Pologne et l'embrasent. Voici ce qu'en dit Garneau :

Une tyrannie jalouse et cruelle avait remplacé le règne de la liberté et des lois, lorsque la révolution de 1830 éclata à Paris. Cet événement qui n'était pas complètement inattendu, eut son contre-coup en plusieurs contrées de l'Europe, et surtout en Pologne, où la tyrannie du czar n'était plus tolérable. La Pologne se souleva à son tour le 29 novembre [...] Des milliers de Polonais, hommes, femmes et enfants, furent envoyés en Sibérie et le royaume de Pologne fut effacé de la carte de l'Europe<sup>78</sup>.

Devant ces événements tragiques, Michelet plaide en faveur de la Pologne, au Collège de France, où, selon Viallaneix, «Il ne craint pas de donner des leçons de

---

76. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 185.

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*, p. 258-259.

nationalisme (à son collègue Mickiewicz), quand il le voit attendre d'un Messie, et non du seul peuple, la libération de la Pologne<sup>79</sup>.»

De retour à Londres, Garneau passe aussi à l'action, car il compare la tragédie polonaise au drame des Canadiens et rapproche, dans le malheur, deux peuples dont le destin apparaît désormais semblable. «Mes loisirs étaient alors remplis par les affaires de la Pologne, dont la situation avait quelque analogie [*sic*] avec la nôtre<sup>80</sup>», écrira-t-il, quand il se remémore son «pèlerinage», dans son *Voyage en Angleterre et en France*, en 1854. Sa sympathie, qui dépasse les simples sentiments de compassion, s'inscrit dans la prise de conscience universelle sur la liberté des peuples.

Avec le recul du temps, la réflexion de l'homme mûr étoffe les impressions initiales que le jeune voyageur avait consignées dans un carnet dont il ne soupçonnait pas l'usage futur : «En effet, je n'avais jamais songé à publier mes impressions de voyage; je n'avais pris que quelques notes fort brèves en courant sur la route pour me servir de mémoire<sup>81</sup>», confiera-t-il, au moment de la rédaction de son récit, qui paraît en feuilleton dans *Le Journal de Québec* à partir du 18 novembre 1854.

La conscience historique qui envahit cette relation de voyage transforme les simples visites en une exploration du passé où l'érudition alterne avec les épanchements du cœur. Le passage des années montre la fidélité des sentiments de l'auteur vis-à-vis de l'Angleterre et de la France, «ces deux Athènes modernes<sup>82</sup>». L'Europe exerçait sur lui, à l'époque, la même fascination que l'Orient sur les Européens. Il s'émerveille devant les trésors de la culture

---

79. Paul Viallaneix, «Préface», dans Jules Michelet, *Le peuple*, p. 14.

80. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 258.

81. *Ibid.*, p. 301.

82. *Ibid.*, p. 107.

européenne, qui lui apparaît comme un palimpseste dont on devine sous chaque couche des traces d'histoire toujours plus anciennes. Sous son regard curieux, la mémoire de l'Europe se dévoile à travers monuments, musées et bibliothèques. Son attirance pour les églises suscite le rapprochement du mot «pèlerinage» qui éveille, dans les esprits, un voyage dont les motifs sont, en premier lieu, religieux. Point de bigoterie, ici, plutôt une religiosité de l'histoire, qui se double d'une finesse d'observation des détails architecturaux des lieux. Dans ces sanctuaires de piété, l'âme de pierre se mêle à l'esprit humain pour glorifier les hommes, leur intelligence et leur dévouement, comme en témoigne, à titre d'exemple, ce court extrait :

Ce fut avec peine que je m'arrachai de la noble basilique, où tantôt j'admirais l'art de l'architecture au milieu des nefs et des piliers qui jaillissent, pour ainsi dire, dans les airs, et tantôt je me délectais dans les sentiments qu'inspirent les restes des grands hommes qui y reposent. Je sortis de Westminster en applaudissant à l'idée qui fait réunir les princes de la pensée aux princes de la terre et déposer leurs cendres dans un monument commun élevé à celui qui éclaire et agrandit les nations quant il lui plaît, en leur léguant des hommes dont les noms ne périssent pas<sup>83</sup>.

Dans ce lieu sacré, la mémoire du passé interpelle le pèlerin et l'imprègne d'admiration, de respect et d'affection. La fusion de ces sentiments le porte également à vouer un culte aux hommes qui marquèrent le temps de leur empreinte :

C'est avec des sentiments de profonde vénération que je parcourais à pas lents cette cité funèbre de rois et de héros. Je venais de troubler des cendres qui avaient fait honneur à la race de nos pères, à la race de ces

---

<sup>83</sup>. *Ibid.*, p. 137.

Normands dont les inscriptions françaises ou latines ornent les tombeaux d'un autre âge dans tant de cathédrales anglaises; quand je passais près de leurs cendres, il me semblait que j'étais au milieu des grands hommes de ma patrie, et que si je tenais à l'Angleterre par des événements douloureux, je trouvais une espèce de compensation dans ces princes et ces chevaliers normands, cuirassés et couchés sur leurs tombes, au milieu des souvenirs glorieux qui resteront toujours l'héritage de leur nation<sup>84</sup>.

La conquête normande s'inscrit comme une revanche dans les turbulences de l'histoire qui entraînent les cultures, au cours des siècles, à s'entrechoquer et à former, en dépit des antagonismes, un héritage culturel commun dont Garneau semble recueillir, ici, une part au nom des siens; l'hommage rendu par l'Angleterre à ses lointains ancêtres et au génie des hommes, en général, indépendamment de leurs origines et de leur statut social, exalte de plus son espoir de voir se réaliser un monde égalitaire à l'image de «cette cité funèbre». Son admiration nouvellement née, l'amène à dire : «Jamais l'Angleterre ne me paraissait plus grande que dans ces moments-là<sup>85</sup>.»

Cette réflexion enthousiaste retrouve son écho dans l'analyse des institutions britanniques et de l'organisation sociale du pays. La «constitution anglaise [qui] est le résultat d'un compromis entre les trois grands partis personnifiés dans le roi, les lords et le peuple<sup>86</sup>» assure l'équilibre entre les aspirations populaires et les privilèges de l'aristocratie. La voix du peuple résonne à la Chambre des Communes ou dans les assemblées publiques, par exemple à Exeter Hall. Dans ces différents lieux, Garneau eut l'occasion d'entendre les grands orateurs de l'heure plaider les questions brûlantes

---

<sup>84</sup>. *Ibid.*, p. 136.

<sup>85</sup>. *Ibid.*, p. 137.

<sup>86</sup>. *Ibid.*, p. 170.

d'actualité, comme celle concernant «le bill de réforme» qui visait à amender le droit de suffrage : «Dans quelques localités ce droit appartenait à quelques hommes, dans d'autres à la classe des freemen, ici à une corporation, là à un seul individu<sup>87</sup>.» Aux démonstrations populaires qui avaient appuyé les débats aux Communes succéda un climat d'insurrection dès l'annonce du rejet de la Chambre des Lords. Ici, le témoignage de Garneau prend la tournure d'un reportage, dans lequel le regard du journaliste croise la vision du penseur :

La sensation fut immense. Tout à coup les rues, et surtout celles qui traversent les quartiers de la noblesse ou avoisinent le parlement, furent inondées d'une populace qui faisait frémir à voir, et que je n'ai vue ni avant ni après cette crise dans la capitale anglaise. Des centaines de mille hommes pâles, sales, en haillons, se promenaient silencieusement en foule pressée, dans un espace de plusieurs milles, et regardaient avec des yeux étonnés les riches dépôts d'orfèvrerie resplendissant d'argent et de pierres précieuses, ou les vastes comptoirs remplis de magnifiques étoffes apportées de toutes les parties du monde pour satisfaire le luxe des riches<sup>88</sup>.

L'évocation de la «populace» — dont la connotation est péjorative — incarne ici le calme avant la tempête. Le gouvernement l'évite de justesse en votant la loi, sous l'influence de cette vile multitude.

La pression populaire s'exerce aussi par l'entremise des journaux : «On sait que la presse joue aujourd'hui un grand rôle dans l'organisation politique de l'Angleterre. Elle a des organes dans presque toutes les villes, mais c'est la presse de la capitale qui donne le ton à toutes les autres<sup>89</sup>.» Garneau rapporte de plus

---

<sup>87</sup>. *Ibid.*, p. 172.

<sup>88</sup>. *Ibid.*, p. 246.

<sup>89</sup>. *Ibid.*, p. 174.

que «toutes les opinions, tous les partis [...] ont leurs organes pour défendre leurs systèmes<sup>90</sup>». Force est de constater que la presse anglaise est libre, alors qu'elle est muselée ailleurs, y compris au Canada.

L'enthousiasme que le système britannique soulève en lui ne l'aveugle pas; au contraire, il aiguise son sens critique et le pousse à connaître à fond les rouages de ce système pour en relever les défauts. À la lumière de son analyse, la ligne dure que la métropole maintient dans ses colonies lui apparaît injuste et aberrante parce que totalement contraire aux principes de liberté qu'il a admirés dans la constitution anglaise. Ainsi, sans un changement de cap, il prédit un naufrage inéluctable :

Le système administratif des colonies était comme le vaisseau qui fait eau de toute part. Tout le monde jetait les hauts cris. De partout l'Angleterre recevait des plaintes amères contre ses agents et contre l'organisation qu'elle persistait à maintenir dans ses possessions d'outre-mer<sup>91</sup>.

La comparaison des systèmes politiques l'amène aussi à étudier le mode de gouvernement qui existe en France à cette époque. Pour lui, la nouvelle charte à laquelle Louis-Philippe prêta serment était «une copie de la constitution anglaise adaptée à la France<sup>92</sup>». Il commente de manière imagée les conséquences de cet emprunt :

Le gouvernement constitutionnel qu'elle possédait en 1831 n'était pas un manteau qui lui allât bien en tout temps, dans toutes les circonstances, pour sa manière de marcher et de porter son buste et sa tête. Bien des nouveautés, bien des idées, bien des habitudes contraires se croisaient, se choquaient sous ce

---

<sup>90</sup>. *Ibid.*, p. 175.

<sup>91</sup>. *Ibid.*, p. 265-266.

<sup>92</sup>. *Ibid.*, p. 191.



vêtement d'importation étrangère, et taillée sur un modèle qui ne lui ressemblait pas en tout<sup>93</sup>.

Si Paris se révèle, au cours de ses voyages, la capitale par excellence de la culture et du savoir-vivre, en revanche, la situation politique française l'amène à conclure qu'à l'instar de sa royauté «la liberté n'y était pas mieux assurée, et qu'elle a encore beaucoup de luttes à soutenir avant que de s'y enraciner aussi fortement qu'elle l'est de ce côté-ci de la Manche et de l'Atlantique<sup>94</sup>». Cette réflexion rejoint celle de Michelet qui, tel un prédicateur en chaire, annonce à ses étudiants, dès cette époque, le retour de la révolution et l'instauration prochaine d'une république où les droits et les libertés prévaudront sur l'arbitraire. Voilà pourquoi, aux yeux de Garneau, Londres apparaît comme «la plus grande ville de l'Europe et la première métropole de la liberté et de l'industrie<sup>95</sup>».

Paris éclipsé par Londres ? La question est ambiguë et donne lieu à une réponse de Normand (!) : non, sur le plan sentimental, le *Voyage* montrant que la France et sa capitale occupent tout le cœur de Garneau; oui, sur les plans politique et économique. Le potentiel des grandes villes industrielles anglaises a en effet impressionné Garneau qui considère l'industrie et le commerce comme une force d'émancipation. Les réserves que Michelet émet à cet égard tiennent au fait que l'historien français ne croit pas au machinisme. Dans son *Introduction*, il oppose la générosité et le désintéressement français au monde matériel anglais, dont l'intérêt est le mobile principal. Selon lui, «L'Angleterre explique la France, mais par opposition<sup>96</sup>.» La signification de ce contraste semble toutefois s'enraciner au-delà de l'antagonisme des deux peuples, les choses se situant dans

---

93. *Ibid.*

94. *Ibid.*, p. 193.

95. *Ibid.*, p. 167.

96. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, p. 252.

les souvenirs d'un passé qui émeut l'historien républicain : la Révolution et les guerres de l'Empire.

Mais comment Garneau, qui ne partage pas les mêmes souvenirs, partagerait-il les mêmes sentiments d'animosité ? L'Angleterre ne sera jamais pour lui l'anti-France de Michelet. Cependant, ses liens avec les deux pays font ressortir une dualité où se manifestent les états d'âme d'un jeune homme déchiré entre l'amour et la raison, en d'autres termes, entre ses origines et ses devoirs. Cette situation cornélienne, réactualisée par des événements contemporains, présente un héros moderne, lucide et romantique à la fois, qui recherche déjà «la voie honorable» au milieu d'un monde inexorable où le plus fort gagne.

À Londres, son poste de secrétaire auprès de Denis-Benjamin Viger lui permet d'observer l'arène politique. Sa vision de la démocratie se rattache aux traditions parlementaires britanniques; il y découvre les principes d'un régime représentatif sous lequel, toutefois, le suffrage restreint entraîne, selon Michelet, «Une liberté de privilège<sup>97</sup>». L'historien de la Révolution poursuit sa quête de «l'égalité dans la liberté<sup>98</sup>», alors que l'Angleterre aristocratique imprègne Garneau d'une philosophie où la couronne cristallise l'unité de la nation. Si la liberté le séduit, les idées révolutionnaires lui resteront, en revanche, étrangères.

À cette époque mouvementée, la différence entre les deux historiens réside dans les voies qu'ils empruntent pour mener le combat de la liberté : selon Garneau, la fin ne justifie par les moyens. Les changements se fomentent d'abord dans les esprits et au sein même des institutions, comme le lui montre l'Angleterre. Sa passion des hommes illustres remonte sans doute aussi à cette époque où il a l'occasion d'entendre les grands tribuns de l'heure ébranler et bouleverser par leurs idées seules les intentions du parlement; parmi ceux-ci, il

---

<sup>97</sup>. *Ibid.*, p. 253.

<sup>98</sup>. *Introduction à l'histoire universelle*, p. 253.

cite «O'Connell, lord John Russel, Stanley, sir Robert Peel, Sheel, Hume, Roebuck<sup>99</sup>». Il a même le privilège d'en rencontrer quelques-uns qu'il immortalise de sa plume, comme un photographe fixe l'image sur sa pellicule. Garneau saisit, par exemple, la personnalité de Daniel O'Connell à travers l'intensité du regard qui réfléchit, tel un miroir, l'émotion du patriote :

Il était de grande taille et gros en proportion. Il avait la figure ronde, le nez petit et le regard pénétrant. Il portait un frac bleu boutonné jusqu'au menton, et une cravate noire dont il roulait les bouts fort courts souvent dans ses doigts. Il dut parler. Il se leva. Le geste, le ton de sa voix, le langage, tout annonçait le puissant orateur. Il affectait la prononciation irlandaise. Son discours fut applaudi, l'occasion n'exigeait pas un grand déploiement d'éloquence, mais lorsqu'il parla des malheurs de l'oppression, sa voix prit ce timbre presque tremblant, ses yeux prirent cette expression de douleur et de vengeance que je n'oublierai jamais<sup>100</sup>.

La brièveté de ces rencontres au souvenir impérissable provoque en lui cette réflexion : «Le voyage est bien l'image de la vie, où les hommes font quelques pas ensemble, et se quittent ensuite pour jamais<sup>101</sup>», chacun poursuivant sa route; la vie apparaît ainsi comme la métaphore du voyage, évocateur à son tour de toute une symbolique où le chemin à parcourir rejoint l'idée d'une exploration intérieure. Le mot «voyage», en renfermant cette double signification, intensifie la démarche de Garneau, qui se lit dès lors comme une initiation, ce mot étant lui-même synonyme, au sens grec du terme, d'une volonté de se parfaire. Ne dit-on pas couramment que les voyages forment la jeunesse ?

---

<sup>99</sup>. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 138.

<sup>100</sup>. *Ibid.*, p. 261.

<sup>101</sup>. *Ibid.*, p. 144.

Les déplacements dans le temps et dans l'espace font donc partie de son apprentissage : le néophyte développe sa pensée au pied des vieux monuments qui lui ouvrent de nouveaux horizons de réflexion; il y puise des leçons du passé qui le fortifieront dans l'avenir.

Pour ce qui est du présent, l'apprenti s'initie à la politique en recopiant de longs et fastidieux rapports sous la bienveillante attention de Viger qui, en tant que représentant du Bas-Canada, expose les plaintes de ses compatriotes et défend ces derniers auprès du gouvernement britannique. À cette époque, se souvient Garneau, «Nous travaillions du matin au soir sans relâche : après la réfutation de la défense de M. Stuart dans un premier mémoire, il fallut répliquer à une seconde défense de l'accusé tout surpris de l'attention prêtée par le gouvernement aux remontrances de la province<sup>102</sup>.» Cette tâche ingrate éprouve la constance du jeune copiste et le forme au laborieux travail de l'écriture, sa vocation future. La poursuite de ses efforts révèle également ses sentiments patriotiques : il épouse une cause qu'il défendra toute sa vie, celle du respect des droits et libertés des Canadiens français. Son séjour en Europe s'apparente donc à une période de formation dans laquelle l'expérience s'acquiert, comme on le voit, en peinant.

Mais n'est-ce pas le propre de toute initiation ? Du fin fond des âges, les rites de passage revêtent une dimension symbolique qui n'exclut pas la souffrance. Dans la tradition chrétienne, par exemple, le passage de l'état profane à l'état spirituel s'effectue dans la douleur. Un regard sur la vie des saints en persuade. Les épreuves se nomment ici tentations; ailleurs, elles exposent le novice à affronter des éléments naturels et symboliques à la fois : l'eau, le feu,

---

<sup>102</sup>. *Ibid.*, p. 244.

l'air et la mort. La route de Garneau file aussi à travers cet univers de symboles qui mêle ses échos aux impressions que leur découverte éveille en lui.

Ainsi, au début de son *Voyage*, les éléments déchaînés exaltent ses sentiments et lui inspirent des lignes fortes où il célèbre le courage des travailleurs de la mer :

Enveloppé dans mon manteau, appuyé sur un des sabords de la poupe près du timonier, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'intelligence courageuse de l'homme dans une pareille lutte. Nulle part elle ne me paraît plus imposante, si on la compare avec la puissance des éléments qu'elle a à combattre<sup>103</sup>.

Son enthousiasme se mêle au chant «enivrant d'héroïsme et de liberté» du *Corsaire* de Byron, dont il cite un long passage<sup>104</sup>. La fiction investit la réalité pour mieux la transcender et rendre plus sensibles les aspirations de Garneau, dont l'imagination redouble au souvenir de la vie aventureuse du poète anglais et de ses héros. Outre des idéaux, il partage dorénavant avec eux l'exil. La traversée périlleuse de l'Atlantique le sépare en effet de sa patrie et des siens : que l'éloignement soit volontaire ou qu'il résulte d'un bannissement, il suscite une douleur morale qu'on appelle le mal du pays. La place qu'occupent les exilés polonais dans son *Voyage* témoigne du regret obsédant du pays natal. L'annonce du décès de son père avive ce mal et le plonge dans les *Méditations* de Lamartine.

Les élans de joie et d'excitation qui caractérisent le début de son aventure cèdent insensiblement le pas à une puissance de réflexion. L'homme d'action que personnifie le forban de Byron s'incline devant le flâneur méditatif du Père-Lachaise :

---

<sup>103</sup>. *Ibid.*, p. 123.

<sup>104</sup>. *Ibid.*, p. 120.

Je parcourus [le cimetière] avec ce recueillement pieux qui tient du culte des grandeurs évanouies, et jamais je n'oublierai les sensations à la fois délicieuses et saintes que j'éprouvais à chaque nom que je découvrais sur les pierres funéraires qui marquent les pages de ce grand livre des hommes illustres qui ne sont plus. J'arrivai ainsi en marchant au hasard à un grand carreau de gazon entouré d'une grille de fer [...]<sup>105</sup>.

La réflexion historique semble se développer parmi les tombeaux, sortes d'introducteur au monde de l'esprit; la mort devient de ce fait une voie de connaissance :

Je ne sais pas combien de temps j'errai dans ce royaume des souvenirs, que je visitai une seconde fois avec les mêmes délices, lorsque je retournai à Paris l'année suivante. L'esprit s'agrandit au milieu de toutes ces hautes intelligences qui vivront aussi longtemps que la civilisation<sup>106</sup>.

Comme dans les rites de passage où le profane doit mourir pour renaître à une vie supérieure, Garneau s'ouvre ici à une vie spirituelle, gage de sa métamorphose prochaine en historien. Dans le dédale de ce cimetière, les pas de Michelet semblent en outre guider le nouvel initié : son devancier se complaisait en effet, lui aussi, à méditer dans ce même sanctuaire : «J'avais une belle maladie qui assombrit ma jeunesse, mais bien propre à l'historien. J'aimais la mort. J'avais vécu neuf ans à la porte du Père-Lachaise, alors ma seule promenade<sup>107</sup>.» Ce lieu apparaît comme le lien physique de leur rencontre intellectuelle où chacun a cherché à ressusciter la mémoire du temps.

---

<sup>105.</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>106.</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>107.</sup> Jules Michelet, «Préface de 1869», p. 21.

Le voyage de Garneau ressemble par ailleurs à sa description de Paris : «il y a deux villes superposées, la ville des vivants qui se développe au soleil avec ses monuments splendides et sa population toujours agitée, et la ville des morts, ouverte au centre de la terre et qui, dans un silence solennel, attend celle qui piétine au-dessus d'elle<sup>108</sup>». Sa vie affairée et mondaine dissimule effectivement une vie secrète, intense, agitée de réflexions, d'émotions et d'épreuves morales. Le voyage réel se double d'un voyage intérieur qui a pour cadre les différents lieux de son «pèlerinage», celui-ci étant comparable à un voyage initiatique. La fréquentation des vivants autant que des morts agrandit la vision de Garneau, parachevant ainsi son éducation. Son initiation à la politique et à la diplomatie, à Londres, mûrit ses idées, développe son sens critique et analytique : son esprit d'à-propos transperce à travers ses réflexions. Il devient en outre un adepte des institutions britanniques. Son adhésion à la Société littéraire des amis de la Pologne l'introduit de plus dans un cercle d'érudits :

J'étais lié d'amitié depuis quelque temps avec le docteur Szyrma, naguère professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie, et ancien élève de l'université d'Édimbourg [...] Il m'initia aux affaires de son pays et à la politique de la Russie<sup>109</sup>.

Il se frotte dès lors à la haute société, tant anglaise que polonaise, côtoyant des exilés aussi célèbres que le prince Czartoryski ou l'écrivain Niemcewicz. Au cours de ces rapports humains, amicaux et privilégiés, il apprend les mondanités, tout en s'ouvrant de nouveaux horizons de pensée. Il complète son savoir de lectures, de visites et de spectacles afin de partager l'intensité intellectuelle de son époque en Europe.

---

<sup>108</sup>. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 234.

<sup>109</sup>. *Ibid.*, p. 258.

Cette vie brillante, qui tranche avec les pensées profondes que lui inspirent les vestiges des peuples ensevelis, montre que, pour lui, la lumière se trouve désormais dans le royaume des ombres. Il en ressuscite du reste Satan en citant un extrait du *Paradise Lost* de John Milton à la toute fin de son *Voyage*. Ce poème d'inspiration biblique qui fait l'apologie de la révolte reflète l'état d'esprit de Garneau à son retour. Indignation et tristesse filtrent à travers ses propos :

En Canada, au contraire, je trouvais deux peuples distincts encore debout, face à face, en guerre ouverte et en proie à des passions qui paraissaient bien nobles chez certaines gens, mais que l'avenir devait dépouiller de ce prestige si funeste à la foule ignorante qui s'adonnait follement à leurs déclamations intéressées et mensongères<sup>110</sup>.

Les paroles de Satan estompent toutefois ce pessimisme en proclamant une résistance opiniâtre contre l'opresseur :

Je ne me courberai point, je ne demanderai point grâce d'un genou suppliant; je ne défierai point son pouvoir qui par la terreur de ce bras a si récemment douté de son empire. Cela serait bas en effet ! cela serait une honte et une ignominie au-dessous même de notre chute<sup>111</sup> !

La pensée de Garneau s'amplifie au contact de Milton qui, en réhabilitant Satan, annonce le retour de la liberté, aspiration légitime dont l'élan, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est sans cesse entravé. L'espoir d'un «paradis reconquis» tempère donc la mélancolie de la fin de ce pèlerinage qui n'est, au fond, que le début de la carrière de Garneau, semblable à une longue croisade contre l'ignorance et l'injustice.

---

<sup>110</sup>. *Ibid.*, p. 302.

<sup>111</sup>. *Ibid.*, p. 303.



Comme le souligne Gustave Lanctot, l'engagement de l'auteur reflète son désir de partager sa nouvelle vision du monde et de répandre, tel un disciple, les idées qui l'animent :

En juin 1833, après deux ans d'absence, le jeune voyageur rentrait à Québec, avec tout un bagage d'idées nouvelles et de doctrines à la mode. De la France en pleine renaissance romantique, il revient poète avec des élégies dans ses poches; de la France de la révolution de juillet, il revient libéral doctrinaire prêchant les libertés de conscience, de plume et de parole. De l'Angleterre, créatrice des institutions parlementaires, il rapporte l'évangile du droit des peuples à s'administrer eux-mêmes par leurs représentants<sup>112</sup>.

L'influence de l'Europe ainsi résumée se vérifie dans les choix qu'embrasse le jeune initié qui troque son bâton de pèlerin contre une plume. D'une part, la fondation de *L'Abeille canadienne* s'inscrit dans son objectif de diffuser ses connaissances afin d'instruire ses compatriotes. Mais la vie éphémère de son journal ne lui permet pas de réaliser ses ambitions, à cette époque où il cherche sa voie à travers les chemins de l'écriture, qu'elle soit journalistique ou poétique. Sa poésie au caractère de plus en plus nationaliste et ses articles qui s'engagent dans cette même veine révèlent d'autre part que la politique et les réflexions qu'elle suscite envahissent insensiblement ses pensées. À la suite de l'insurrection de 1837, par exemple, il compose *Les exilés*, en hommage à tous ceux qui souffrent pour leur patrie, en particulier loin du Québec; en 1841, après l'Acte d'Union, il signe un papier dans lequel il réclame le maintien du français pour la sauvegarde de la culture française. Mû par le même instinct social, il prend une part active, en 1844, à la fondation de la Société nationale Saint-Jean-Baptiste de Québec, dont

---

<sup>112</sup>. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 13.

la devise pourrait être «la défense de nos institutions, notre langue et nos lois». Son engagement politique se limite toutefois à l'écriture. Mais philosopher n'est-ce pas servir le peuple ?

Comme Michelet, il croit que l'instruction est à la base de la démocratie. L'enseignement personnel qu'il tire de la politique de l'heure le pousse à réfléchir aux événements passés et à en étudier les conséquences. L'Histoire ne représente-t-elle pas une perpétuelle lutte où la liberté s'arrache à la fatalité ? De plus, le modèle européen ne lui a-t-il pas révélé que le peuple est souverain et qu'il se libère tôt ou tard de son oppresseur ?

Son *Histoire du Canada français*, qui paraît en 1845, vise à éclairer le peuple sur les possibilités de son avenir, en lui retraçant les actes de ses ancêtres. Comme l'a montré Michelet, l'âme d'une nation se nourrit de son passé, garant en quelque sorte de son futur, car l'histoire humaine, vue de manière progressiste, ressemble à une longue marche. Sur les pas de son devancier, Garneau remonte donc à son tour le passé pour montrer que la liberté se conquiert dans une lutte qui commence ici avec l'histoire de la Nouvelle-France, sorte de paradis perdu à reconquérir. Ce projet ambitieux renouvelle et dépasse en même temps les intentions du *Voyage*, puisqu'il est à nouveau question de retrouver ses racines, mais dans son propre terroir, cette fois.

**CHAPITRE DEUXIEME**  
**LE MOT «PEUPLE» : DE L'UNIVERSEL AU PARTICULIER**



«Gare les mots sans définition, c'est l'instrument favori des intrigants.»

Blanqui<sup>113</sup>

La mise en garde de Blanqui donnera le ton à ce chapitre qui porte sur le champ sémantique du mot «peuple», ce référent aux contours flous qui acquiert ses lettres de noblesse en pleine révolution de 1789.

À partir de cette date et pendant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle, il peut désigner l'ensemble de la nation, sans distinction de classe : «On entend par démocratie et par peuple la famille française tout entière, la nation dans sa génération la plus complète dans toutes les classes, dans tous les modes d'existence, de situation, de professions qui la composent<sup>114</sup>.» Parfois il exclut l'aristocratie : «Autrefois, le tiers était serf, l'ordre noble était tout. Aujourd'hui le Tiers est tout, la noblesse un mot. Mais sous ce mot s'est glissée une nouvelle et intolérable aristocratie; et le peuple a toute raison de ne point vouloir d'aristocrates<sup>115</sup>.» Ou encore, il ne désigne que le prolétariat, la classe ouvrière : Tocqueville définit par «peuple proprement dit» «les classes qui travaillent de leurs mains<sup>116</sup>».

Comment Michelet et Garneau définissent-ils, à leur tour, le «peuple» ? Ce mot signifie-t-il, dans leur vocabulaire, «plebs» ou «populus» ? Les réponses à ces questions passent par l'analyse sémantique du mot «peuple» comme référent social et politique. *Le peuple* de Michelet et le «Discours préliminaire» de Garneau

---

<sup>113</sup>. Lettre de Blanqui à Maillard (6 juin 1852), citée dans Maurice Tournier, «Le mot "peuple" en 1848 : désignant social ou instrument politique ?», *Romantisme*, 9, 1975, p. 7-19.

<sup>114</sup>. Lamartine, *Le conseiller du peuple, le passé, le présent, l'avenir de la République*, 1850, p. 20, cité dans *Trésor de la langue française*, Paris, Gallimard, 1986, vol. 12, p. 202.

<sup>115</sup>. Sieyès, *Le tiers état*, 1789, p. 79, cité *ibid.*

<sup>116</sup>. Tocqueville, *Souvenirs*, 1848, cité *ibid.*

éclaireront cette étude qui s'annonce, par ailleurs, assez compliquée et toute en nuances fines, car le terme «peuple», dans leurs écrits, est riche en significations, pas toujours cohérentes, parfois même contradictoires. La relation qui unit le peuple au héros complétera cette réflexion et parachèvera l'approfondissement de la notion de «peuple».

### **La souveraineté du peuple**

La liberté manquait. «Pourquoi, se demandait Marat, lui seul [Louis XVI] a le droit de tyranniser les peuples<sup>117</sup> ?» Pour désigner les sujets en tant que dépendants du souverain, le mot «peuple» s'écrivait au pluriel ou était précédé d'un possessif. L'Ancien Régime tenait son peuple et l'histoire sous le contrôle des théologiens et de l'administration royale. La vérité historique, dangereuse à publier dans ces conditions, se voit favorisée, à partir de la Révolution, par la libéralisation du système. L'idée de peuple qui apparaît quand l'humanité prend conscience d'elle-même, de son autonomie et de son action propre entre d'emblée dans la nouvelle manière de concevoir les choses. Comme le proclame Michelet : «La liberté a réclamé dans la société; il est temps qu'elle réclame aussi dans la science<sup>118</sup>.»

L'histoire entend par là refléter l'image du monde social que l'homme a créé par sa libre volonté. Comme un miroir, elle réfléchira avec fidélité les traits et l'action de ces millions d'anonymes qui composent le peuple, cette entité charnelle et spirituelle à laquelle s'ajoute dorénavant une dimension juridique, celle du peuple institutionnalisé qui revendique sa souveraineté.

---

<sup>117.</sup> Marat, *Pamphlets. Offrandes à la Patrie*, 1789, p. 32, cité *ibid.*

<sup>118.</sup> Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, p. 229.

«Dieu agit sur elle, mais par elle. L'humanité est divine<sup>119</sup>», rappelait déjà Michelet, quand il explicitait la philosophie de *La science Nouvelle*, dans son «Avant-propos» de *l'Histoire romaine*. Vico, tout en le libérant d'une théologie de l'histoire, lui avait fourni la maxime selon laquelle «l'humanité est son œuvre à elle-même<sup>120</sup>». Les notions de peuple et de souveraineté se rattachent à cette définition de l'humanité qui se fait et dont «quiconque veut en connaître les destinées [...] doit approfondir le génie de l'Italie et de la France<sup>121</sup>».

Nous avons montré, dans *l'Introduction*, comment l'historien du Nouveau Monde s'inspira de ce conseil et inscrivit son «Discours préliminaire» sous l'ascendant de *l'Histoire romaine*. Aussi n'est-on pas surpris de retrouver dans ses propos les grands principes propres à Michelet, pour qui, en particulier, le mot «liberté» signifie d'abord le pouvoir de choix par lequel le genre humain échappe à la fatalité : «Il fallait la révolution batave, celle de l'Angleterre, celle des colonies anglaises de l'Amérique, et surtout la révolution française, pour rétablir le lion populaire sur son piédestal<sup>122</sup>.» Il existe une pérennité des symboles qui confèrent dorénavant au peuple une puissance souveraine, dont l'historien se fait l'interprète :

Nous voyons maintenant penser et agir les peuples;  
nous voyons leurs besoins et leurs souffrances; leurs  
désirs et leurs joies; ces masses, mers immenses,  
lorsqu'elles réunissent leurs millions de voix, agitent  
leurs millions de pensées, marquent leur amour ou  
leur haine, produisent un effet autrement durable et

---

119. «Avant-propos», *Histoire romaine*, dans *Ceuvres complètes*, vol. II, p. 341.

120. *Ibid.*, p. 341.

121. *Introduction à l'histoire universelle*, p. 258.

122. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», dans *Histoire du Canada français*, p. 10.

puissant que la tyrannie même si grandiose et si magnifique de l'Asie<sup>123</sup>.

Le pouvoir d'un seul craque sous la pression de la multitude, le peuple en bloc, autrefois «plèbe passive, masse inerte et souffrante, [ignorée] des historiens courtisans [...] On ne voit agir que des chefs absolus qui viennent à nous armés d'un diplôme divin<sup>124</sup>.» Avec l'abolition des droits divins naît une histoire laïque dont s'emparent le peuple et la science. Cette innovation en la matière est synonyme de révolution et, en fait, de progrès : «Cette révolution dans la manière d'apprécier les événements est le fruit incontestable des progrès de l'esprit humain et de la liberté politique<sup>125</sup>», déclare à son tour Garneau. Nous sommes frappée à nouveau de l'intelligence qui existe entre les deux penseurs.

Ainsi libéré de tout joug, l'historien canadien «pénètre jusqu'à l'origine du peuple lui-même<sup>126</sup>» et de son «livre sublime<sup>127</sup>», la Bible. Sous son regard, le sacré devient «objet continu des méditations des savants<sup>128</sup>». Garneau — comme les écrivains de son temps — se réserve par là le droit d'interpréter et d'analyser n'importe quelle sphère de l'activité humaine. À la foi mystique du clerc se substitue donc une réflexion laïque, englobante et objective, dans laquelle s'insèrent la religion, son rôle et son influence. Garneau les juge du reste salutaires, comme en témoignent les sentiments de gratitude qu'il exprime envers le christianisme :

Le Régénérateur-Dieu est né au milieu du peuple, il n'a prêché que le peuple, et il a choisi, par une préférence trop marquée pour ne pas être significative, ses disciples dans les derniers rangs de ces Hébreux

---

123. *Ibid.*, édition de 1845, p. 12.

124. *Ibid.*

125. *Ibid.*, p. 8.

126. *Ibid.*

127. *Ibid.*, p. 11.

128. *Ibid.*



infortunés, esclaves des Romains, qui devaient renverser bientôt leur antique Jérusalem<sup>129</sup>.

Les actions émancipatrices et humanitaires du christianisme ressortent de ces quelques lignes, que termine une réflexion inspirée par l'historien français : «Ce fait, plus que tout autre, explique les tendances du christianisme, et le caractère ineffaçable qu'il a imprimé à la civilisation moderne<sup>130</sup>.» La note renvoie à une citation de Michelet, sur laquelle s'appuie Garneau pour poursuivre son raisonnement : «C'est sous l'influence de cette civilisation et ces doctrines que l'Amérique septentrionale s'est peuplée d'Européens<sup>131</sup>.»

La longue migration vers l'Ouest que Michelet avait décrite dans son *Introduction à l'histoire universelle* semble se poursuivre sous la plume de Garneau... dans un rapport d'affinités sensibles. De connivence avec son prédécesseur, il glorifie en effet des valeurs humaines, telles que le travail et la liberté qui en découle. La citation de Michelet — inscrite en note — est assez explicite sur ce fait : «L'ordre de Saint-Benoît donna au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres. Cette grande innovation sera une des bases de l'existence moderne<sup>132</sup>.» Pour eux deux, la religion ainsi pratiquée redonne leur juste place aux hommes de bonne volonté, qui deviennent, selon une formule consacrée, leur propre Prométhée.

Leurs discours se rejoignent également lorsqu'ils observent les mouvements évolutifs des sociétés. Pour Garneau, les masses humaines semblent se jeter dans le cours de l'histoire comme des affluents impétueux qui produisent des «débordements<sup>133</sup>», dont «le premier fut l'inondation des barbares, qui précipita la chute de l'empire romain; le second fut l'émigration européenne en

---

129. *Ibid.*

130. *Ibid.*

131. *Ibid.*, p. 12.

132. *Ibid.*, p. 11 n.

133. *Ibid.*, p. 12.

Amérique, qui précipita à son tour la ruine de la barbarie<sup>134</sup>». Ces vagues déferlantes débarrassent l'humanité de ses valeurs obsolètes pour en déposer de nouvelles. Un tel bouleversement de l'ordre ressemble, selon Michelet, à «la péripétie d'une tragédie où la victime est tout un monde»; il s'agit d'une «Époque de destruction, de dissolution, de décomposition, d'analyse et de critique<sup>135</sup>», nécessaires, toutefois, pour «que l'homme passe d'un système à un autre; qu'il dépouille une forme pour en revêtir une autre qui donne toujours plus à l'esprit<sup>136</sup>».

Les deux historiens retrouvent sans doute dans cet éternel processus de démolition et de construction le principe même de «l'humanité qui se crée», c'est-à-dire qui façonne son monde social à force de volonté. De l'Orient vers l'Occident, la longue marche de l'émancipation se poursuit donc sous un vent soufflant résolument de l'ouest : si la découverte de l'Amérique inaugura les temps modernes — «Colomb livrant l'Amérique à l'Europe étonnée, et dévoilant tout à coup une si grande portion du domaine de l'inconnu, porta peut-être le coup le plus décisif à l'ignorance et à la superstition<sup>137</sup>» —, la révolution américaine amorça une autre ère de liberté, exportant ses idées démocratiques qui révélèrent au monde entier que la souveraineté peut appartenir à l'ensemble des citoyens, à «une seule classe d'hommes, le peuple<sup>138</sup>» La carte populaire fausse la donne dans le jeu de l'époque, où les têtes couronnées représentent encore la toute-puissance. Mieux, elle les supprime et devient la carte maîtresse dans la partie qui oppose l'Amérique à l'Angleterre. Treize ans avant la France,

---

134. *Ibid.*

135. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, p. 255.

136. *Ibid.*

137. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 9.

138. *Ibid.*, p. 10.

l'Amérique abat son roi en jouant la carte du peuple, cette grande figure une et multiple qui permet à l'historien, dorénavant, d'étudier des actes collectifs.

Cette image unifiée symbolise-t-elle l'unité par excellence ? Roland Barthes écrit à ce sujet : «L'unité a un double imparfait, l'union. L'union est un état inférieur parce qu'elle ne fait que composer des éléments positifs, qu'elle peut harmoniser, mais non abolir<sup>139</sup>.» L'égalité juridique que suggérait «la seule classe d'hommes» n'exclut donc pas, par ailleurs, une hiérarchie sociale.

### **La composition du peuple**

Durant son séjour en Angleterre, Garneau a l'occasion de visiter Birmingham, Manchester et Liverpool, et de constater que ces riches mégalo-poles industrielles transforment le travailleur en prolétaire. Il perçoit à travers l'indigence des ouvriers «dont les trois quarts n'ont rien, que leur malpropreté et leurs haillons<sup>140</sup>», la cause de leur exploitation : «C'est que le travail d'un homme isolé ne rapporte presque rien et que le travail de la masse est d'une valeur immense, mais pour la nation seule et quelques individus<sup>141</sup>.» Quelques années plus tard, de ses enquêtes sur le vif, en Angleterre, Michelet tire des réflexions semblables à celles de Garneau :

Un point m'importerait fort, et pour l'industrie du coton, et pour tant d'autres, écrit-il à Noël, le 30 juin 1845; c'est de savoir comment dans cette apparente prospérité, avec ces constructions gigantesques que

---

<sup>139</sup>. Roland Barthes, *Michelet*, p. 21.

<sup>140</sup>. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 295.

<sup>141</sup>. *Ibid.*

nous voyons s'élever partout, la journée de l'ouvrier est maintenant si peu payée<sup>142</sup>.

À la pauvreté du prolétariat qu'ils déplorent donc tous deux s'oppose la prospérité de ces villes manufacturières françaises ou anglaises que Michelet, pour sa part, visite, dès 1834, en vue de s'informer pour écrire *Le peuple*.

De ces effets contrastants, il ne saurait s'accommoder sans en étudier les causes. Aussi examine-t-il «sur le terrain» avec la même attention la condition ouvrière et l'avarice du bourgeois, les disparités sociales et la crise morale qui en découle. À ses enquêtes se mêlent sa propre expérience de fils du peuple et sa vision d'historien pour composer le tableau de la société française qu'il intitule *Le peuple*.

Entre les deux couvertures cartonnées de cet ouvrage, l'historien réunit la société au grand complet : les bourgeois — grands et petits —, les ouvriers et les fonctionnaires, auxquels se joignent leurs familles respectives, côtoient le reste de la famille française, la paysannerie. Cette communauté d'hommes, de femmes et d'enfants — toutes classes confondues — constitue le peuple. Du plus riche au plus humble — et tout particulièrement cette dernière classe —, tous — sans oublier les animaux — participent à la peinture de la société française, en livrant leurs traits distinctifs. Leurs contraintes et leurs privilèges composent le premier triptyque, intitulé «Du servage et de la haine», de cette étude d'ordre historique et social.

Les anecdotes se mêlent aux données scientifiques pour créer des portraits plus humains. Quiconque peut, par exemple, saisir le regard passionné du paysan contemplant sa terre comme une maîtresse, entendre s'exclamer, au contraire, cet autre : «Que la ville est brillante ! que la campagne est triste et

---

<sup>142</sup>. Jules Michelet, citation extraite de la préface du *Peuple*, p. 18.

pauvre<sup>143</sup> !» et retrouver ce dernier, devenu ouvrier, à la sortie de son usine, ou bien chez lui, se questionnant sur l'avenir de ses fils : fonctionnaire, commerçant, artiste ? Chacune de ces classes a ses «servitudes<sup>144</sup>», comme si le capitalisme avait engendré une nouvelle féodalité d'où ne débouchait qu'«un monde de tristesse<sup>145</sup>».

Ce monde-là n'a rien à voir avec la sombre caricature du peuple qu'ont peinte certains romanciers de l'époque, dont Sand, Sue et Balzac, que Michelet vise dans sa préface sans les nommer<sup>146</sup>. Sous l'étiquette à la mode de «peuple», ils ont présenté «le fantastique, le violent, le bizarre, l'exceptionnel<sup>147</sup>», en puisant leurs exemples parmi «une classe fort limitée, dont la vie, toute d'accidents, de violences et de voies de fait, leur offrait un pittoresque facile, et des succès de terreur<sup>148</sup>». Aux yeux de l'historien, «cette classe déclassée<sup>149</sup>» n'est pas plus représentative de la notion de peuple que celle des économistes : «pour eux, le peuple, c'est surtout l'ouvrier, et très spécialement l'ouvrier des manufactures<sup>150</sup>». Or, comme il le fait remarquer : «l'ouvrier ne fait pas la sixième partie de la population. C'est une classe nombreuse, mais enfin une petite minorité<sup>151</sup>», dans une France aux trois quarts agricole et rurale. La popularité du mot «peuple» a donc entraîné une inflation sémantique qui risque de nuire à la réputation d'un nom, celui-ci devant désigner en fait toute une communauté.

---

<sup>143.</sup> *Le peuple*, p. 13.

<sup>144.</sup> *Ibid.* Voir la première partie intitulée «Du servage et de la haine», dans laquelle Michelet énumère les servitudes de chaque classe de la société.

<sup>145.</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>146.</sup> *Ibid.*, p. 61. (Voir les notes de Viallaneix à ce sujet.)

<sup>147.</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>148.</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>149.</sup> *Ibid.*

<sup>150.</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>151.</sup> *Ibid.*

«Le peuple qu'on peint ainsi, n'est-ce pas l'effroi du monde<sup>152</sup> ?», demande-t-il à son ami Quinet, inquiet et révolté à la fois de la campagne de dénigrement qui accable le peuple. Lucide dans son analyse, il sait bien que

La masse n'est sans doute ni pure, ni irréprochable; mais enfin, si vous voulez la caractériser par l'idée qui la domine dans son immense majorité, vous la verrez occupée tout au contraire de fonder par le travail, l'économie, les moyens les plus respectables, l'œuvre immense qui fait la force de ce pays, la participation de tous à la propriété<sup>153</sup>.

Aussi Michelet tient-il à réhabiliter cette unité en action dont les maux sont, à son avis, d'ordre moral. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder les titres des trois parties du livre : «Du servage et de la haine», «De l'affranchissement par l'amour — La Nature», «De l'affranchissement par l'amour — La Patrie». On s'aperçoit immédiatement que Michelet est étranger aux doctrines fondées sur la lutte des classes. En effet, pour lui, la séparation entre les classes sociales est récente, provisoire et funeste dans la mesure où elle crée une cassure dans la société. C'est pourquoi il exhorte la bourgeoisie à demeurer au sein du peuple, «Quoique les bourgeois ne demandent pas mieux que d'être une classe à part [dont] il n'est pas facile de préciser les limites [...] Cela fait, grâce à Dieu, qu'on ne peut opposer rigoureusement la bourgeoisie au peuple, comme font quelques-uns<sup>154</sup>.» En effet, qu'est-ce que le riche ? «c'est l'enrichi généralement, c'est le pauvre d'hier. Hier, il était lui-même l'ouvrier, le soldat, le paysan qu'il évite aujourd'hui<sup>155</sup>.» Se couper du peuple serait donc renier ses origines, oublier les années d'efforts et de labeur qu'a couronnées la réussite sociale, et, enfin, parvenu au faite où l'a hissé

---

152. *Ibid.*, p. 61.

153. *Ibid.*, p. 154.

154. *Ibid.*, p. 132.

155. *Ibid.*, p. 137.

sa volonté, devenir soi-même un monstre d'orgueil et un nouveau tyran pour la société.

Or l'homme n'est-il pas sociable, par nature ? Michelet le voit tel «à sa naissance même [...] Avant d'avoir les yeux ouverts, il aime la société<sup>156</sup>.» La preuve ? «il pleure, dès qu'il est laissé seul<sup>157</sup>». Reprenant le credo qu'il avait entamé dans *l'Introduction à l'histoire universelle*, il propose, comme remède à la crise morale, la triade Amitié-Amour-Association. L'utopie des deux dernières parties du livre devrait ainsi restituer la chaleur et l'élan à cette mécanique détraquée qu'est devenue la société moderne.

Que les bourgeois n'oublient pas en effet que «la chaleur est en bas<sup>158</sup>». Michelet considère que l'énergie et le dynamisme du pays résident dans les couches inférieures de la société. Du reste, ses origines le rapprochent de celles-ci : «Le vrai nom de l'homme moderne, celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement<sup>159</sup>.» Son analyse embrasse toutefois le tout et le particulier, le peuple et la plèbe. La charge positive qui se dégage de cette vision correspond à un désir d'écrire des livres «qui ne combattent plus, mais enseignent<sup>160</sup>». L'universalité qu'il envisage passe par le choc des intérêts des classes égoïstes afin de réaliser un état d'égalité civique, juridique et de liberté.

Pour Michelet, le peuple est à la fois être, devoir être et devenir dans cette étude sociale — positive avant tout — où

Il faut d'abord ranimer le cœur, fomenteur ce qui reste de chaleur et d'abord tâter le pouls, savoir au juste où nous en sommes, car de tous les maux de ce pays, le

---

156. *Ibid.*, p. 200.

157. *Ibid.*

158. *Ibid.*, p. 141.

159. *Ibid.*, p. 58.

160. *Ibid.*, p. 6.

plus profond, à mon sens, c'est qu'il a perdu la conscience de lui-même, la conscience de sa nature, de sa mission, de son rôle en ce moment, la conscience historique de son vrai passé<sup>161</sup>.

Une amnésie collective a-t-elle frappé le pays ? Nullement. Dans cette crise, Michelet décèle plutôt une grande lassitude morale : «les âmes sont très malades, très affaissées<sup>162</sup>». Pour qu'elles recouvrent leur vitalité, il les invite à se relever par un ressourcement profond au cœur même de leur histoire, celle du peuple révolutionnaire qui entraîna un nouvel ordre des choses. Aussi le peuple a-t-il besoin qu'on lui rappelle son passé en exemple, surtout quand le futur est interrogé. Michelet et Garneau apparaissent comme des guides spirituels en leur qualité d'historiens et de citoyens éclairés.

À la même époque, les Canadiens français risquent de perdre totalement leur identité. La politique britannique menace en effet de casser et d'absorber le peuple canadien dans la masse de ses institutions. Quelle meilleure arme à retourner contre ses adversaires que l'histoire, surtout lorsque ceux-ci semblent l'ignorer : «Les Canadiens sont un peuple sans histoire et sans littérature<sup>163</sup>» ! Allons, Lord Durham, trois siècles se seraient-ils dissous dans le temps sans laisser de traces ? Garneau ne le croit pas. Son *Histoire* l'atteste. Grâce à lui, les Canadiens recouvrent leur mémoire et leur dignité que des campagnes diffamatoires tentaient de détruire. Comme Michelet, il s'insurge contre ces procédés insidieux qui entament la réputation autant que le moral :

J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité, si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore personnellement l'objet de la part d'hommes qui

---

161. *Ibid.*, p. 21.

162. *Ibid.*

163. *Le rapport Durham*, p. 311.



voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois.  
J'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était  
d'exposer tout simplement leur histoire<sup>164</sup>.

Garneau s'assigne donc la lourde tâche d'écrire l'histoire du peuple canadien<sup>165</sup> afin de réhabiliter toute une communauté qui, dans ses heures les plus sombres, a besoin de recouvrer la confiance et le courage nécessaires à la défense de sa culture et de sa liberté. La mémoire du passé soutiendra son combat dans la conjoncture difficile de l'époque où, toutefois, «le sort des Canadiens n'est pas plus incertain aujourd'hui qu'il ne l'était il y a un siècle<sup>166</sup>». Comme Michelet, il fait appel à «cette force secrète de cohésion et de résistance qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes, et la relève triomphante de tous les désastres<sup>167</sup>». À l'instar du phénix, le peuple semble renaître toujours plus vigoureux de ses cendres. Rappelons à ce sujet la profession de foi de Michelet :

Les nationalités sont indestructibles. Elles ne sont en rien semblables à l'individu. Ce qu'on appelle leur mort est justement ce qui les fait fortes. Mollesse, mollesse : nous nous croyons toujours mourir; rien ne meurt. Non, jamais la terre n'eut l'insolence d'enterrer une âme immortelle; combien moins une âme de peuple<sup>168</sup> !

---

<sup>164</sup>. François-Xavier Garneau, lettre au gouverneur Elgin, dans René Dionne, *Anthologie de la littérature québécoise. Volume II. La patrie littéraire. 1760-1895*, p. 111.

<sup>165</sup>. Dans le «Discours préliminaire» de 1845, Garneau exhorte «tous les Canadiens dans la situation exceptionnelle où ils se trouvent comme peuple» à partager sa vision de l'histoire passée, présente et future (p. 31). Signalons la suppression de ce passage dans les éditions subséquentes. Dans le quatrième volume, il mentionne par contre, sans équivoque, que l'objet de son ouvrage est de retracer l'histoire du peuple canadien-français (p. 181).

<sup>166</sup>. «Discours préliminaire», p. 15.

<sup>167</sup>. *Ibid.*

<sup>168</sup>. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 15.

Mentionnons les chiffres que Garneau avance pour soutenir cette thèse : «Nous ne comptons que soixante mille âmes en 1760, et nous sommes aujourd'hui (1859) près d'un million<sup>169</sup>.» Ces chiffres suggèrent en outre la persévérance de générations d'ancêtres dans le combat de leur survivance. Leur vie matérielle et sociale a toutefois échappé à l'historien qui a concentré son attention sur la guerre et la politique, négligeant, comme le lui reproche Gustave Lanctot, «de n'avoir ni étudié ni raconté la vie de ce peuple qu'il aimait tant<sup>170</sup>». Ces pages manquantes contribuent sans nul doute à rendre le peuple de Garneau moins «charnel» que celui de Michelet. Plus qu'un corps, c'est une âme — une âme collective — que l'historien canadien a ressuscitée. À travers ses tableaux historiques, il a fait revivre l'esprit qui inspirait les hommes et soutenait leurs actions héroïques. La gloire de ces exploits rejaillissait sur l'ensemble de la communauté, solidaire pour survivre entre guerres et labours. La peinture de «tant de guerres, d'orages et de révolutions<sup>171</sup>» a toutefois voilé le portrait des humbles travailleurs, de ces gens du peuple qui demeureront obscurs, mais dont l'esprit tenace anime pourtant chaque page de *l'Histoire* de Garneau, car les principes de liberté se sont enracinés, ici, en même temps que les gens :

Dans une jeune colonie, chaque fait est fertile en conséquence pour l'avenir. On se tromperait beaucoup si on ne voyait dans le pionnier qui abattit autrefois les forêts répandues sur les rives du Saint-Laurent, qu'un simple bûcheron travaillant pour satisfaire un besoin d'un instant. Son œuvre, si humble en apparence, devait avoir des résultats plus durables que les

---

<sup>169</sup>. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 15.

<sup>170</sup>. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 23.

<sup>171</sup>. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire» (1845), p. 18. (Cette mention a été supprimée dans les éditions subséquentes.)

brillantes victoires qui portaient alors si haut la renommée de Louis XIV<sup>172</sup>.

L'homme qui conquiert sa terre par son travail apparaît comme le fondateur authentique des empires, la volonté libre d'une communauté prévalant sur la force et l'arbitraire d'un seul. La richesse de l'Amérique prouve de manière formelle la faillite de la tyrannie. En effet, si

L'épée avait jusque-là frayé le chemin à toutes les émigrations [...] Aujourd'hui l'intelligence avec l'esprit de travail dirige ceux qui viennent prendre possession de l'Amérique. Leurs succès rapides ont prouvé l'avantage de la paix et d'un travail libre sur la violence et le tumulte des armes, pour fonder des empires riches et puissants<sup>173</sup>.

Cet esprit de liberté qui a insufflé à la colonie naissante son dynamisme s'est perpétué dans ses institutions et dans la mentalité des habitants du continent américain. Comme le réitère Garneau à Lord Elgin, «la société dans le Nouveau-Monde [est] essentiellement composée d'éléments démocratiques<sup>174</sup>». Les principes égalitaires qui émanent du mot «démocratique» se retrouvent dans la définition du terme «peuple» que Garneau a fournie dans son «Discours préliminaire» et explicitée, par la suite, dans la relation de son *Voyage*.

La hiérarchisation des sociétés tant française qu'anglaise l'avait étonné, mais ce qui l'avait frappé plus encore, c'était «la soumission constante des classes inférieures aux classes supérieures, c'est-à-dire, à l'aristocratie et aux rois<sup>175</sup>», comme l'atteste ce commentaire :

Depuis une suite de siècles les mêmes familles voient  
la nation entière répandre ses sueurs et son sang pour

---

172. *Ibid.*, p. 13.

173. *Ibid.*, p. 12.

174. Lettre au gouverneur Elgin, *loc. cit.*, p. 112.

175. *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 169.

les soutenir dans le luxe et le haut rang où elles sont placées, et se soumettre à leur domination comme par une fatalité inévitable<sup>176</sup>.

À cette société européenne divisée et figée dans ses traditions, il oppose une communauté jeune et unifiée : «une seule classe d'hommes, le peuple, dans le sens que l'entendent les vieilles races privilégiées de l'ancien monde, la canaille comme disait Napoléon<sup>177</sup>».

Sous la plume de Garneau, les diverses couches sociales s'estompent de façon beaucoup plus marquée que chez Michelet, par la force des choses sans doute. Les effets du capitalisme qu'il a observés en Europe se font peu sentir au Bas-Canada à cette époque; comme il le rappelle, «Les Canadiens-Français forment un peuple de cultivateurs, dans un climat rude et sévère<sup>178</sup>.» Cette société homogène — à ses yeux — tend à créer un monde plus égalitaire. La philosophie de deux continents s'affronte à travers des contrastes qui soulignent l'esprit libre et novateur du Nouveau Monde où les hommes vivent sur un pied d'égalité, à l'image de leurs pères, ces pionniers qui «n'appartenaient qu'à une classe d'Européens<sup>179</sup>», extraite du bas peuple, comme le laisse supposer le mot «canaille».

Garneau prouve ici, à son tour, son attachement à la plèbe, sans le souci michelétiste de respecter l'unité du peuple et l'antagonisme des classes. Mais le clivage social pose-t-il vraiment des problèmes à l'historien français, puisque, selon lui : «L'inégalité plaît (aux hommes) comme occasion de dévouement, comme émulation, comme espoir d'égalité<sup>180</sup>» ? De toute manière, tous deux savent que l'unité n'existe pas en soi, mais se crée par un constant effort d'union,

---

176. *Ibid.*

177. «Discours préliminaire» (1845), p. 13.

178. *Histoire du Canada français*, vol. V, p. 287.

179. *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 169.

180. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 200.

comme le souligne leur vocabulaire : association — fusion — resserrement d'une communauté — fraternité — harmonie — alliance — patriotisme — cohésion — etc. Aussi avons-nous le sentiment que Garneau partage totalement l'opinion de Michelet, selon laquelle

Le Peuple, c'est en effet le rassemblement des ouvriers, des paysans, des intellectuels, des artisans, des bourgeois aussi, tous enfin réconciliés dans le sentiment d'appartenir à une même communauté, les uns apportant aux autres la richesse de leurs qualités spécifiques<sup>181</sup>.

L'esprit de corps auquel Michelet exhorte ses compatriotes se retrouve encore plus puissant dans l'œuvre de Garneau, où le sentiment d'appartenance à une même communauté devient un niveleur social qui réduit à néant les degrés hiérarchiques. Le «peuple» apparaît chez lui comme une totalité indistincte et abstraite. Il convient d'accorder ici à ce mot le plein sens du «populus» latin, car le «peuple» de Garneau désigne l'ensemble de la collectivité humaine, unie par des intérêts communs. Paradoxalement, dans l'action, l'historien étudie rarement des actes collectifs. Son *Histoire* souffre-t-elle «d'élitisme»? À moins que les nouveaux héros — qui suscitent tant son admiration — ne soient qu'une émanation du peuple? Nous aurions ainsi une vision renouvelée des grands hommes. Ces considérations embarrassantes, qui nous amèneront à examiner le rôle des élites dans la dernière partie de ce chapitre, remettent en question l'homogénéité des masses populaires et, de fait, la définition du mot «peuple» qui suggérerait une unité totale et infaillible. Face aux classes dominantes, le «peuple» ne deviendrait-il pas synonyme de «plèbe»? L'ambiguïté que nous soulevons ici existe aussi dans l'œuvre de Michelet.

---

<sup>181</sup>. *Journal*, 29 mai 1851, vol. II, p. 162.

Le Peuple, cet unique personnage qui parle et agit comme un seul homme, n'est-il qu'un mythe ? Viallaneix, dans son étude sur «La personnalité du peuple<sup>182</sup>», suit les dédales de la pensée de Michelet pour saisir l'identité définitive du Peuple. Il remarque que la manière ambiguë avec laquelle Michelet utilise ce mot reflète, en fait, un véritable débat de conscience :

Cède-t-il à son instinct, consulte-t-il son expérience d'enfant des rues, recrée-t-il l'atmosphère des journées révolutionnaires, il pense «plebs» quand il écrit «peuple». Mais il lui arrive de se reprendre, soit pour respecter la vérité historique, soit pour ménager l'avenir de la démocratie, alors il traduit mentalement peuple par «populus»<sup>183</sup>.

Moins qu'une classe, c'est une communauté humaine régénérée par des vertus sociales, comme la solidarité ou la fraternité, à laquelle aspire Michelet. Aussi contemple-t-il avec émotion les moments miraculeux d'unanimité, tels que la prise de la Bastille ou le 10 août 1792 : «La chose ne fut nullement exécutée, comme on l'a dit, par un ramas de populace, mais véritablement par le peuple, je veux dire par une masse mêlée d'hommes de toute classe<sup>184</sup>.»

L'équivoque persiste toutefois dans son œuvre, car, comme le note Viallaneix, «c'est la plèbe qu'il connaît le mieux et qu'il dépeint le plus volontiers<sup>185</sup>». Elle reste, pour lui, un modèle à imiter, l'histoire se faisant de bas en haut. Les couches inférieures apparaissent de fait comme le réservoir des forces vives de la collectivité, de cette collectivité idéalisée par Garneau en «une seule classe d'hommes», ayant en commun une même volonté et une même

---

182. Paul Viallaneix, *La voie royale*, p. 241-295.

183. *Ibid.*, p. 282.

184. Jules Michelet, cité *ibid.*, p. 294.

185. *Ibid.*, p. 283.

conscience. Ces qualités spirituelles qui transcendent le Peuple n'aboutissent-elles pas au concept de «nation» ?

### **Peuple — nation — ethnologie**

La nation désigne en effet un groupe humain envisagé sous le rapport de la communauté d'origine, de langue ainsi que de traditions morales et intellectuelles. La nation paraît être l'âme de ce corps politique que représente le peuple. Toutefois, ces deux concepts se chevauchent depuis la Révolution, quand le peuple a répondu à l'appel des sans-culottes réclamant l'appui de la nation. Depuis lors, ce mot a pris un sens politique et tend à représenter le peuple révolutionnaire qui a renversé la monarchie.

Michelet et Garneau parlent indifféremment de «nation» et de «peuple» pour désigner la collectivité. Toutefois, dans leur langage, le mot «peuple» se teinte d'une couleur affective où pointe leur attachement à la plèbe, ce dont est dénué le mot «nation». Celui-ci sera, par exemple, privilégié dans les statistiques : «La population urbaine qui ne fait qu'un cinquième de la nation fournit les deux cinquièmes des accusés<sup>186</sup>.»

Par ailleurs, Michelet renchérit sur les principes spirituels déjà attribués au mot «nation»; dans sa préface de *l'Histoire de France*<sup>187</sup>, la nation apparaît comme le superlatif du peuple, un peuple plus peuple que les autres peuples. D'où vient cette suprématie ? Tout d'abord du fait de conquérir sa liberté sur sa terre : «C'est une force pour toute vie, de se circonscrire, de couper quelque chose à soi dans l'espace et dans le temps, de mordre une pièce qui soit sienne [...] Cela, c'est

---

<sup>186.</sup> Jules Michelet, *Le peuple*, p. 89.

<sup>187.</sup> Voir l'étude de cette préface dans *La voie royale* de Paul Viallaneix, p. 268.

exister, c'est vivre<sup>188</sup>.» De fait, pas de nation sans patrie. Et, sans cette dernière, nulle combinaison possible des hasards de l'hérédité raciale et de la géographie, sur lesquels repose l'étude de l'originalité d'une nation. Donc, nation et patrie représentent la même entité que Michelet appelle «l'Amitié<sup>189</sup>». C'est pourquoi il remarque que s'il n'est pas de nation sans peuple il y a des peuples qui ne sont pas des nations...

La lecture de *l'Histoire du Canada français*, sous cet éclairage, fait ressortir une concordance de points de vue entre les deux historiens. Garneau met en lumière les origines des pionniers, insistant sur la conquête française et l'originalité de sa colonie, afin de légitimer historiquement la nationalité canadienne dont la langue et la religion sont les symboles. La résistance du peuple souligne en outre ses caractères héréditaires dont il tire sa force contre l'assimilation et la soumission :

Tout démontre que les Français établis en Amérique ont conservé ce trait caractéristique de leurs pères, cette puissance énergique et insaisissable qui réside en eux-mêmes [...] Ils se conservent, comme type, même quand tout semble annoncer leur destruction. Un noyau s'en forme-t-il au milieu de races étrangères, il se développe en restant isolé, pour ainsi dire, au sein de ces populations avec lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut s'incorporer<sup>190</sup>.

L'ébranlement collectif change la vie commune en une action de résistance qui soude les membres les uns aux autres. Il force la collectivité à se replier sur elle-même et à puiser au plus profond de sa vie populaire les forces pour survivre. De

---

188. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 219.

189. *Ibid.*, p. 199.

190. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 16.



cet effort collectif s'exhale un sentiment national puissant qui habite les consciences et les volontés, et développe les vertus sociales :

On dirait qu'une énergie qui est comme indépendante d'eux, repousse les attaques dirigées contre leur nationalité. Leurs rangs se resserrent, la fierté du grand peuple dont ils descendent les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre; leur esprit de sociabilité, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans les situations où d'autres perdraient toute espérance. Enfin, cette force de cohésion, dont nous venons de parler, se développe d'autant plus qu'on veut la détruire<sup>191</sup>.

Dans sa marche encombrée d'obstacles et d'épreuves, le peuple canadien s'est élevé au rang de nation. L'adversité lui a en effet permis d'accumuler des forces morales redoutables contre les conquérants qui, insatisfaits de leur victoire, tentent maintenant d'anéantir sa nationalité. Mais, inconsciemment, ils préparent leur propre défaite, en développant, chez leurs victimes, le sens d'une solidarité fraternelle, dont le principe spirituel est une arme aussi implacable qu'insaisissable.

De son expérience d'historien, Garneau retire à son tour, après Michelet, la conviction qu'on ne vient pas à bout aussi facilement d'une nationalité. Prenant l'exemple, dans sa préface, de «l'islamisme [qui] croyait avoir détruit les Grecs<sup>192</sup>», il observe qu'«un petit peuple civilisé survit longtemps à sa chute<sup>193</sup>», car le malheur a ceci de positif qu'il force un peuple à s'unir, à retrouver ses vraies valeurs et à s'en servir comme armes de défense. Parmi celles-ci se trouve la sociabilité. Il n'y a qu'une nuance de sens à franchir pour se rapprocher de

---

<sup>191</sup>. «Discours préliminaire» (1845), p. 25.

<sup>192</sup>. «Préface» (3<sup>e</sup> édition), p. X.

<sup>193</sup>. *Ibid.*

«l'Amitié» sur laquelle Michelet fonde le concept de nation. «L'amitié», c'est, en effet, «le vrai nom de la patrie<sup>194</sup>,» et de fait, la qualité essentielle de la nation. «L'ami devient tout un peuple<sup>195</sup>», rappelle-t-il, persuadé que «le fond de la nature humaine, c'est la sociabilité<sup>196</sup>».

Des deux cotés de l'Atlantique, les mêmes liens semblent enchaîner les individus les uns aux autres dans l'idée de nation qu'ont définie Michelet et Garneau. Pour ce dernier, toutefois, la destinée historique des Canadiens marque sa définition d'une empreinte tout à fait personnelle que renforce sa ferveur démocratique et libérale. C'est pourquoi, quand il écrit «peuple», il pense généralement au concept de «nation», dont la force et la cohérence reposent sur une aspiration à maintenir une communauté. La survie des Canadiens en dépend.

Les nuances que nous avons relevées rapprochent plutôt qu'elles n'éloignent Garneau de Michelet, car, sur l'essentiel, tous deux s'accordent et vibrent de cette foi patriotique qui interpelle le lecteur pour lui confier, par exemple, à la manière de Garneau, qu'«Il y a quelque chose de touchant et de noble à la fois à défendre sa nationalité, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais répudié<sup>197</sup>.»

Michelet revendique aussi le droit à la différence, dans laquelle la diversité des nations constitue, paradoxalement, l'harmonie même du monde :

Si, par impossible, les diversités cessaient, si l'unité était venue, toute nation chantant même note, le concert serait fini [...] Nous irons, tout au contraire, vivant toujours davantage, c'est-à-dire fortifiant notre

---

<sup>194</sup>. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 199.

<sup>195</sup>. *Ibid.*

<sup>196</sup>. Jules Michelet, cité dans Paul Viallaneix, *La voie royale*, p. 295.

<sup>197</sup>. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 14.

individualité, acquérant des originalités plus puissantes et plus fécondes<sup>198</sup>.

Dans ce concert mondial, plutôt que l'unité, Michelet recherche à nouveau une union harmonieuse, comme Garneau du reste, qui ne peut que déplorer les discordes divisant le Canada en «deux peuples distincts<sup>199</sup>», après qu'il a vécu «au milieu de deux nations puissantes et indépendantes<sup>200</sup>».

Anglais et Français ne s'opposent-ils pas en tant qu'ethnies, sur un territoire en partage ? En dépit de leurs antagonismes, ne sont-ils pas appelés à former la nation canadienne, depuis l'Acte d'Union ? Dans le même ordre d'idées, les rapports de Michelet avec «les autres peuples<sup>201</sup>» de France créent l'équivoque, surtout lorsqu'il s'agit d'évoquer les «montagnards des Pyrénées [ou] d'Auvergne<sup>202</sup>» et leurs mœurs rustres. Dans ces contextes particuliers, le mot «peuple» se restreint à une dimension purement culturelle.

Le champ sémantique du mot «peuple» est donc vaste, riche, parce que triple : la résonance de ce mot évoque en effet un sens politique, le peuple souverain, un sens social, totalisant, jamais divisant et, enfin, un sens national, dans lequel se fondent les ethnies.

Cette analyse serait toutefois incomplète sans quelques commentaires sur l'adjectivation du mot : «Qu'il reste homme, qu'il reste peuple<sup>203</sup>», dit Michelet, attribuant ainsi à un individu des propriétés que détenait une collectivité. Cette synecdoque crée une figure vivante, en laquelle se reconnaît toute une communauté. C'est la personnification du peuple. Les actes collectifs céderaient-

---

198. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 220.

199. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 302.

200. *Ibid.*

201. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 157.

202. *Ibid.*

203. *Ibid.*, p. 186.

ils le pas à l'initiative individuelle ? Quel est donc le rôle des grands hommes en histoire ?

### **Les grands hommes**

La science historique a hissé «le peuple au sommet afin qu'il restât visible et que lui seul fût le héros<sup>204</sup>». Sa brillante ascension le détache du «fond pâle», anonyme comme lui, et «sur lequel se dessinaient les ombres gigantesques et menaçantes de ses maîtres<sup>205</sup>». Sur la nouvelle scène du monde, le voici incarnant l'Histoire et la Liberté, au côté des héros mythiques, des princes, des rois, des grands. Pendant des siècles, ces «chefs absolus», «armés d'un diplôme divin<sup>206</sup>», ont fait l'histoire des peuples jusqu'au moment où la masse s'est unie dans une action commune qui rassemble «cinquante mille hommes d'accord à mourir pour une idée<sup>207</sup>».

La pluralité, le collectif n'excluent toutefois pas les initiatives personnelles, comme le montrent certains textes de grands mouvements de foule, par exemple la «Prise de la Bastille». Dans la lutte titanesque opposant le peuple au symbole de la tyrannie, quelques individus se distinguent au cours de l'assaut final :

Deux colonnes se formèrent, l'une d'ouvriers et de bourgeois, l'autre de gardes-françaises. La première prit pour chef un jeune homme d'une taille et d'une force héroïques, Hullin [...] Le chef de l'autre colonne fut Élie, officier de fortune [...] Dans ses soldats, il y en

---

204. Jules Michelet, *Journal*, 29 mai 1851, vol. II, p. 162.

205. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 9.

206. *Ibid.*

207. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, p. 255.

avait un, admirable de vaillance, de jeunesse, de pureté, l'une des gloires de France, Marceaux<sup>208</sup>.

Ces meneurs d'hommes, que le courage et l'action élèvent au-dessus de la masse, font ici leurs premières armes avant que le grade de général ne couronne leur carrière militaire. Parmi eux, le comte Pierre Auguste de Hullin. L'héroïsme semble niveler les classes sociales en rassemblant dans quelques individus les qualités de l'humanité. Le sublime n'est plus «hors de la nature, hors de l'observation et de la science<sup>209</sup>» : «Il en est sans doute qui dominant la foule, de la tête ou de la ceinture; mais leur front ne se perd plus dans les nuages. Ils ne sont pas d'une autre espèce; l'humanité peut se reconnaître dans toute son histoire, une et identique à elle-même<sup>210</sup>.»

Dans les légendes, l'humanité retrouve aussi ses valeurs fondamentales. Ne sont-elles pas «les créations de la pensée des peuples<sup>211</sup> ?» Ainsi, ces Hercule, ces Lycurgue, ces Romulus et autres hommes-dieux n'ont survécu dans la mémoire collective que par la libre volonté de leurs créateurs qui ont cristallisé dans leurs héros les qualités d'une humanité idéalisée.

La nouvelle histoire, résolument iconoclaste, sans supprimer les grands hommes, minimise leur action et leur rôle. Comment ? En classant «les miracles individuels» «sous la loi commune<sup>212</sup>». Grâce à l'idéale singularité des héros, le peuple qui les a suivis et admirés est maintenant présent à son histoire. L'héroïsme de quelques-uns, rejaillissant sur la masse elle-même héroïque, renforce la philosophie de «l'humanité qui se crée» :

---

208. «Prise de la Bastille», dans *Histoire de la Révolution française*, vol. I, ch. VII, p. 151.

209. *Le peuple*, p. 186.

210. «Avant-propos», dans *Histoire romaine*, p. 341.

211. *Ibid.*

212. *Ibid.*

[Que le héros] soit enveloppé dans cette foule dont il est l'esprit, qu'il plonge en pleine vie féconde, vive avec nous, souffre avec nous; il puisera dans la participation de nos souffrances et de nos faiblesses la force que Dieu y a cachée, et qui sera son génie même<sup>213</sup>.

Le sacrifice apparaît comme une des lois de l'humanité pour améliorer sa condition. De l'autre côté de l'Atlantique, «les souffrances des premiers colons<sup>214</sup>» l'attestent aussi.

Les historiens laïcs semblent appliquer leurs principes religieux à la gloire des héros et des martyrs, dont ils sanctifient les luttes, les efforts et le dévouement. Ce sont donc des qualités humaines qui grandissent les héros modernes et transforment les sociétés. Aussi, Garneau salue-t-il avec une égale ferveur «la hardiesse» de Cartier, «la persévérance» et «l'énergie» de Champlain, «la série des faits dignes» où «les souffrances» et «les guerres sanglantes» accompagnent «la découverte de presque tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, et depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'aux montagnes Rocheuses<sup>215</sup>».

L'action est liée à l'héroïsme et à la foi du héros propageant sa flamme. Le héraut a un don : «l'éloquence et le patriotisme sont pour nous un juste sujet d'orgueil et un motif de généreuse émulation<sup>216</sup>»; «les Papineau, les Bédard, les Vallière» deviennent des modèles en incarnant la voix du peuple, car ce sont des «représentants populaires<sup>217</sup>», mot à double signification qui leur convient pleinement dans l'une ou l'autre de ses acceptions, puisqu'ils appartiennent au peuple de par leur naissance et leur mandat d'élu. Rien d'étonnant que Garneau

---

213. *Le peuple*, p. 186.

214. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 13.

215. *Ibid.*, p. 14.

216. *Ibid.*

217. «Préface» (1845), *Histoire du Canada français*, p. 7.

présente alors M. de Bonne comme un personnage médiocre et imbu de privilèges surannés, dans la mesure où il blesse les convictions démocratiques et les droits du peuple :

M. de Bonne, [...] rejeton d'une ancienne famille noble, [...] avait recueilli et conservé, comme un héritage inaliénable, les traditions de ses ancêtres; il regardait l'autorité absolue des rois comme au-dessus de l'atteinte des représentants du peuple, et l'autorité des chambres comme un pouvoir dont la légitimité était fort douteuse<sup>218</sup>.

Garneau prouve qu'il n'est pas ébloui par l'origine des individus, mais plutôt par les actions qu'ils accomplissent pour le bénéfice du peuple.

Michelet retrouve dans la «grande âme» de ces personnages l'homme de génie. Alors pourquoi s'étonner, demande-t-il,

de voir les masses inertes, vibrer au moindre mot qu'il dit, les bruits de l'Océan se taire devant sa voix, la vague populaire se traîner à ses pieds... Pourquoi donc s'étonner ? Cette voix, c'est celle du peuple, muet en lui-même, il parle en cet homme, et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : «Vox populi, vox dei<sup>219</sup>.»

Cet homme inspiré, dont la parole a la vertu du Verbe, peut ainsi guider le peuple par son seul exemple : en lui se concentre la volonté commune. Son rôle apparaît d'autant plus important que «Le peuple, en sa haute idée, se trouve difficilement dans le peuple<sup>220</sup>.» Ce raisonnement tautologique, tout à fait déroutant, force à rechercher le peuple dans l'homme de génie, à la fois «homme et femme, enfant et mûr, barbare et civilisé, peuple et aristocratie<sup>221</sup>». Ce

---

<sup>218</sup>. *Histoire du Canada français*, vol. IV, p. 244.

<sup>219</sup>. Jules Michelet, *Le peuple*, p. 186.

<sup>220</sup>. *Ibid.*

<sup>221</sup>. *Ibid.*, p. 187.

surhomme possède en outre «les deux sexes de l'esprit, l'instinct des simples et la réflexion des sages<sup>222</sup>». L'humanité du héros est donc complète et flagrante.

Michelet se garde toutefois d'en faire à nouveau un dieu : «Ne le séparez pas des enfants, des pauvres et des simples, où il a son cœur, pour l'exiler sur un autel<sup>223</sup>.» Nous sommes loin des idoles historiques devant lesquelles se prosternait le peuple. Les héros n'en demeurent pas moins des êtres d'exception, mais la distance entre eux et le peuple est comblée par des qualités humaines dans lesquelles se reconnaissent les gens les plus humbles. Que le héros reste donc accessible aux autres hommes, «qu'il reste peuple», selon Michelet, car l'homme de génie doit élever les âmes au lieu de les dominer.

Garneau suit Michelet dans son mouvement ascendant : par l'intermédiaire des grands hommes issus du peuple, il entretient une dialectique entre la masse et l'individu. En pratique toutefois, le rôle du peuple semble s'effacer devant ces personnages illustres qui occupent le premier rang de la scène politique. Leur action s'en trouve accrue, rendant leur rôle plus important que chez Michelet qui, par souci de souligner constamment l'action populaire, a réduit leur influence. Donc, tout en suivant les pas de l'historien français sur la voie de *l'Histoire romaine*, Garneau a su détacher son regard de la direction du maître et imposer l'originalité de ses propres idées.

Notre analyse sémantique, en pénétrant comme «l'œil» critique de Garneau «jusqu'à l'origine du peuple lui-même», «voit le merveilleux disparaître comme ces légers brouillards du matin aux rayons du soleil<sup>224</sup>», car le mythe de l'être collectif n'existe que dans le sens où la grande figure héroïque du peuple s'intègre dans une histoire-synthèse, dont l'équation montre le partage entre la

---

222. *Ibid.*

223. *Ibid.*, p. 186.

224. François-Xavier Garneau, «Discours préliminaire», p. 8.



pluralité et la singularité. Les philosophies de Garneau et de Michelet se rejoignent donc dans leur volonté commune de créer l'unité. Dans leur vision de l'humanité, la grande chaîne d'individus — illustres ou anonymes — devient une chaîne d'identité historique, dont tous les maillons représentent le peuple dans son ensemble.



**CHAPITRE TROISIEME**  
**LE PEUPLE EN ACTION**



«Oui, le droit, le bon sens, l'honneur et la vérité ont raison d'être indignés, et ce qu'on appelle leur violence n'est que leur justice.»

Victor Hugo<sup>225</sup>

À l'instar des vieux volcans, la nature humaine sommeille longtemps. Son réveil soudain crée une éruption de colère, un bouleversement de l'ordre, une révolution. Les clameurs du peuple retentissent alors, comme des secousses sismiques, à des distances incommensurables.

Pour Michelet et Garneau, le Verbe — sous forme de cris ou de paroles — ne représente-t-il pas l'énergie spirituelle populaire, par excellence ? Paroles et actions ne font qu'un, car le peuple n'est plus un acteur muet. Sa voix engage dorénavant son futur, et son regard se tourne vers l'avenir. Il est le héros d'une histoire qui reflète le monde social qu'il a créé par sa volonté.

Ce chapitre présente une réflexion sur l'avènement du peuple. Réussite ou échec ? Pour répondre à cette interrogation, «Le retour du roi et de la reine de Varennes», de Michelet, servira de point de départ. Ensuite, nous essaierons de retrouver la vie et la pensée du peuple de Garneau dans ses écrits. L'auteur y consacre deux volumes où chaque page traduit la volonté des Canadiens d'exister comme nation. Le despotisme britannique, d'une part, et le repliement du peuple français, de l'autre, entraînent à étudier plusieurs textes afin de mieux comprendre les réactions populaires qui ont entouré l'insurrection de 1837.

---

<sup>225</sup>. Lettre à Hetzel, 6 février 1853, dans Enzo Orlandi (dir.), «Victor Hugo», *Les géants de la littérature mondiale*, Paris, Éditions Pierre-Charron, 1970, p. 5.

## Fureur et châtement

Le retour du roi de Varennes prend la dimension d'un événement dont la tournure anticipe la fin tragique de la famille royale. Durant ce trajet, les émotions mobilisent les sens qui affectent particulièrement l'esprit : la vue et l'ouïe. Cet univers de sensations intensifie la perception du drame où l'action populaire accapare l'Histoire :

De Varennes jusqu'à Paris, dans une route de cinquante lieues, route infiniment lente, qui dura quatre jours entiers, le roi, dans sa voiture, se vit constamment entouré d'une masse compacte de peuple; la lourde berline nageait dans une épaisse mer d'hommes, et fendait à peine les flots. C'était comme une inondation de toutes les campagnes voisines qui, tour à tour, sur la route, lançaient des vagues vivantes à cette malheureuse voiture, vagues furieuses, aboyantes, qui semblaient près d'abîmer tout, et pourtant se brisaient là<sup>226</sup>.

En jouant sur les sens propre et figuré du mot «route», on s'aperçoit que les jours du roi dépendent déjà de la toute-puissance populaire qui défie le cours du temps; le peuple est bel et bien l'agent de toute cette action, le sens passif du verbe «voir» l'attestant. Sa force démesurée apparaît dans l'image de la «masse compacte» où les individus se fondent en un corps indistinct, évocateur à son tour d'une idée d'infini et de permanence, que reprennent les adverbes de manière. Le concept d'une unité populaire s'esquisse dans le réseau ténu des images qui se réverbèrent et s'amplifient : la masse solide se transforme en une

---

<sup>226</sup>. Jules Michelet, «Le roi et la reine ramenés de Varennes», dans *Histoire de la Révolution française*, vol. V, ch. II, p. 500.

vaste étendue, fluide et mouvante, dont les mouvements créent des «vagues». L'agitation reflète la passion et les sentiments de cette mer humaine, qu'avive l'approche de «la lourde berline», aussi qualifiée de «malheureuse voiture». Le procédé métonymique qui consiste, en l'occurrence, à désigner le contenant pour le contenu, sert à dépeindre de manière prosaïque la lourdeur et la maladresse quasi légendaires du roi, ainsi que son malheur. Le mot «berline» — voiture à la mode à Berlin — sonne de plus comme une note étrangère dans l'harmonie française, en rappelant les origines germaniques de la reine. Nulle noblesse donc dans cette description où, par contre, la vivacité et l'enthousiasme du peuple créent un contraste, quelque peu effrayant toutefois. «La masse» reprend son sens «d'arme de choc» pour «abîmer» ou «détériorer». Ou bien, pour filer la métaphore, il s'agit d'«engloutir» le bateau-berline, en perdition dans ce déferlement d'hommes, dont la fureur devient bestiale («aboyante»). L'humanité invective ou, plus exactement, crie :

Ces hommes s'armaient jusqu'aux dents de tout ce qu'ils avaient d'armes, arrivaient chargés de fusils, de sabres et de piques, de fourches et de faux : ils partaient de loin pour tuer; de près, ils injuriaient, ils soulageaient leur colère, criaient aux lâches et aux traîtres, suivaient quelque temps, retournaient. D'autres venaient, et toujours d'autres, infatigablement, et ceux-ci non moins ardents, entiers de force et de fureur<sup>227</sup>.

L'image du mouvement des flots réapparaît dans le va-et-vient des hommes qui symbolise le déchaînement de la nature, humaine en l'occurrence, mais farouche, tenace et criarde à la fois. Nous sommes dans le domaine du non-dit : la syntaxe est remplacée par des éclats de voix et des cris hostiles qui permettent à chacun

---

<sup>227</sup>. *Ibid.*, p. 501.

de décharger son trop-plein de rancœur pour se libérer. L'instinct domine ici la pensée; le cri, la parole. Dans ce dévouement collectif, la nature s'associe aux passions humaines :

Une âpre chaleur de juin exaltait les têtes, le soleil brûlait d'aplomb, poudroyait sur la blanche route, la soulevait en nuages, à travers des forêts de baïonnettes et d'épis. Maigres épis, pauvre moisson de Champagne pouilleuse; la vue même de cette moisson si péniblement amenée à bien ne contribuait pas peu à augmenter la fureur des paysans [...]<sup>228</sup>.

Dans ce passage, les adjectifs sont à la fois descriptifs et appréciatifs : une savante confusion se produit entre le physique et le moral, le concret et l'abstrait, la nature et les hommes. Ce mélange concourt à créer un tableau unifié d'où émerge la force irrésistible du peuple, en pleine ébullition et en armes : les baïonnettes et les épis ne forment plus qu'une vaste étendue hérissée de tiges, une «forêt», plus exactement; l'idée de la multitude, du compact et de l'unité ressort à nouveau dans cette image.

En quelques lignes, Michelet plonge au cœur de la vie en mêlant à l'action un univers d'émotions où l'exaltation populaire dégénère en «rage aveugle». La passion altère le jugement, à ce qu'on dit, et pourtant :

Ce fut là le vrai procès de Louis XVI, plus qu'au 21 janvier. Il entendit, quatre jours de suite, de la bouche de tout le peuple, son accusation, sa condamnation. Le sentiment filial de ce peuple, si cruellement trompé, s'était tourné en fureur, et la fureur, exhalée en cris, s'exprimait aussi en reproches d'une accablante vérité, en mots terribles qui tombaient sur la coupable

---

<sup>228</sup>. *Ibid.*



voiture, comme d'impitoyables traits de la justice elle-même<sup>229</sup>.

Le peuple se fait un pour condamner le roi : de sa bouche géante, il hurle la terrible sentence qui s'abat sur «la coupable voiture» avec autant de véhémence que de véritables «traits». L'accroissement de la tension se manifeste en outre par la gradation des qualificatifs : de «malheureuse», la voiture devient «coupable» ou, plus exactement, ses occupants. Le cri condamne donc le roi, comme, du reste, le silence, son contraire : à la violence verbale succède, à la fin, le mutisme sinistre des Parisiens : «Le peuple de Paris, ingénieux dans sa vengeance, ne fit qu'une insulte au roi, un signe, un reproche muet<sup>230</sup>.» Et Michelet d'ajouter que «ce vaste silence, sur cette mer de peuple, était une chose terrible<sup>231</sup>». Le silence marque en effet la rupture de la communication et, qui plus est, d'une union spirituelle. C'est «l'excommunication» dans tous les sens du mot. Pis que les cris et les hurlements, il jette l'anathème sur la famille royale : «Seule allait la triste voiture, sous l'excommunication du silence<sup>232</sup>.» Cette condamnation totale et unanime représente la fin de la royauté : «La lourde berline allemande roulait lente et funèbre, les stores à demi baissés; on croyait voir le convoi de la Monarchie<sup>233</sup>.» Si les cris condamnerent le roi, le silence, lui, le tue. C'est un convoi funéraire qui passe. Les mots et leurs contraires rendent plus sensibles les jeux du sort où chaque revers a son avers. Mais, ici, l'antithèse cris-silence exprime plutôt une gradation de l'intensité dramatique : là où les cris montraient une détérioration de la communication, le silence marque la rupture définitive du langage et le paroxysme de la crise.

---

229. *Ibid.*

230. *Ibid.*, p. 507.

231. *Ibid.*

232. *Ibid.*

233. *Ibid.*

La thématique de la vue évolue dans le même sens. Le droit de regard appartient au peuple : «À la place Louis-XV, on avait bandé les yeux de la statue, pour que l'humiliant symbole représentât à Louis XVI l'aveuglement de la royauté<sup>234</sup>.» Le regard ainsi dérobé au souverain par le peuple permet à ce dernier de «voir» le roi; le physique et le spirituel ne font plus qu'un : en le regardant, il le juge. Cri et regard s'unissent dans un mouvement spontané et instinctif. Tandis que la royauté symbolise l'égarement et l'iniquité de l'arbitraire, le peuple incarne la justice infligeant sa fureur comme châtiment. Trop «voir» conduit toutefois à une «ivresse» collective qui tourne en «rage aveugle». Le spectacle et la colère grisent les hommes autant que l'alcool : «Ils criaient, séchaient leurs gosiers, buvaient pour crier encore<sup>235</sup>.» L'aveuglement, affectant ici plus la raison que la vue, risque de faire basculer le mouvement populaire dans la plus sordide barbarie. Aussi les incidents se multiplient-ils jusqu'à Paris :

Mais tout-à-coup, voici un choc... Un flot nouveau de furieux veut tuer les gardes du corps, Barnave passa la tête à la portière, et les regarda; ce fut comme si l'Assemblée nationale eût été là : ils reculèrent tous<sup>236</sup>.

Le regard du parlementaire représente la justice et la loi; c'est l'œil du peuple qui a le pouvoir magique de paralyser les éléments déchaînés, comparés, lors d'un incident plus grave, à des bêtes féroces : «Tigres, vous n'êtes donc pas Français !...<sup>237</sup>», leur hurle Barnave, en ajoutant : «La France, le peuple des braves, est-il celui des assassins<sup>238</sup> ?».

Le mouvement de coalescence populaire qu'a décrit Michelet n'aboutirait-il en fin de compte qu'à une scission meurtrière ? La notion de peuple semble se

---

234. *Ibid.*

235. *Ibid.*, p. 501.

236. *Ibid.*, p. 505.

237. *Ibid.*

238. *Ibid.*

heurter à une masse dangereuse et sauvage, à une «foule furieuse<sup>239</sup>», dont la démonstration de brutalité n'est qu'un prélude aux futurs déchirements du pays. La violence compromet déjà l'unité de la patrie ainsi que ses valeurs démocratiques.

Toutefois, la vue de la famille royale paraît désarmer les plus farouches : «Il y avait même, au milieu des insultes, un reste d'égards pour le roi, de la pitié du moins pour son incapacité, pour sa faiblesse connue<sup>240</sup>»; le charme enfantin de Madame Élisabeth, l'innocence des enfants et la beauté de la jeune princesse finissent par apitoyer : en leur présence, «il n'y avait pas d'homme, fût-il ivre, fût-il furieux, qui ne se sentît le cœur faible<sup>241</sup>». La royauté paraît en fait plus honnie que le roi, déchu et proscrit, qui, s'il n'est plus le chef de la famille française, demeure cependant, aux yeux du peuple, un père de famille dont le sort tragique inspire en définitive la compassion :

*Les Révolutions de Paris* remarquaient en vain que ce monstre de roi avait si peu de cœur, était si peu sensible à sa situation, que, dès le lendemain de son retour, il s'était mis le soir, comme à l'ordinaire, à jouer avec son enfant. Beaucoup d'ardents patriotes s'indignaient contre eux-mêmes, en lisant, de se sentir les larmes dans les yeux<sup>242</sup>.

Les sentiments d'humanité qui alternent avec les manifestations de violence montrent que, malgré sa détermination farouche, le peuple conserve un fond de sensibilité. Sa bonté ressort également des anecdotes où anonymes et semi-anonymes révèlent leurs sentiments. Ce sont des «barbares» au grand cœur qui prennent la route, comme Clouet, «dans l'espoir de tuer le roi. À Paris, il changea

---

<sup>239</sup>. *Ibid.*

<sup>240</sup>. *Ibid.*, p. 501.

<sup>241</sup>. *Ibid.*, p. 502.

<sup>242</sup>. *Ibid.*, p. 509.

d'idée<sup>243</sup>.» Un autre, jeune menuisier au fond de la Bourgogne (qui, plus tard, fixé à Paris, est devenu le père de deux savants distingués), quitta également son pays pour assister au jugement et à la punition du traître. Il fut accueilli en route chez un maître menuisier; son hôte lui fit comprendre qu'il arriverait trop tard, qu'il ferait mieux de rester, de fraterniser avec lui, et, pour cimenter la fraternité, il lui fit épouser sa fille<sup>244</sup>.

Ces petits faits «qui ne sont imprimés nulle part<sup>245</sup>» permettent, d'une part, d'éclairer le fond des choses : «[ils] font connaître assez la violente émotion de la France dès qu'elle se sut trahie<sup>246</sup>», d'autre part, ils donnent une physionomie au peuple. Grâce à ces intermédiaires s'articule en effet un dialogue qui associe masses et individus, si bien que le peuple de Michelet n'est jamais un sujet abstrait. L'auteur effectue donc un va-et-vient entre le connu et l'inconnu, le peuple et la foule, cette autre face du peuple, patibulaire et inquiétante, avide d'émotions et de spectacles : «Les plus furieux, on peut le dire, furent ceux qui partaient du plus loin, ceux qui n'arrivèrent pas à temps, et ne virent point cette famille<sup>247</sup>.» Il y eut un jeu de cache-cache funeste entre un roi déchu et ses anciens sujets. Des mouvements de foule s'exhale le magnétisme d'un être collectif, passionné, dont la force irrationnelle fascine et terrifie tout à la fois, car il semble déjà fondre dans sa propre destinée le destin des hommes qui le composent.

«Le roi et la reine ramenés de Varennes» contient les prémices des événements qui secoueront la France. La «rage aveugle» de la foule, aux premières heures de la Révolution, préfigure 1793, ses massacres et la contre-

---

<sup>243</sup>. *Ibid.*, p. 502.

<sup>244</sup>. *Ibid.*

<sup>245</sup>. *Ibid.*

<sup>246</sup>. *Ibid.*

<sup>247</sup>. *Ibid.*

révolution vendéenne qui forcera le peuple révolutionnaire à redoubler d'énergie pour défendre l'idéal républicain. De ce face à face implacable, peuple contre peuple, émergera la nation. Le mélange de justice, de cruauté, d'hystérie, mais aussi de dynamisme et d'héroïsme reflète la terrible réalité de la Révolution française, point de départ d'un nouvel ordre politique et social, fondé au nom d'une universalité plus grande, celle de l'ensemble des citoyens. La violence a donc une fonction positive, celle des masses populaires, mais bien sûr aussi celle de la classe nobiliaire, puisque sans l'opposition de cette dernière la plèbe ne parviendrait pas à prendre conscience de ses droits et ne fournirait pas l'énergie pour y parvenir. Ce fut une période douloureuse toutefois, comme le souligne Michelet :

La société achève un laid et sale ouvrage de démolition : elle déblaie le sol encombré des débris du monde fatal qui s'est écroulé. Ce travail nous paraît long sans doute. Voilà bientôt quarante ans qu'il a commencé. Hélas ! c'est plus d'une vie d'homme. Mais c'est peu dans la vie d'une nation<sup>248</sup>.

Les individualités se fondent dans la vie de la nation, qui les absorbe et se nourrit de leur énergie, de génération en génération, chaque identité participant anonymement à l'histoire de cet être collectif dont elle est la mémoire. Michelet s'efforce néanmoins de restituer aux petites gens leurs morts, leurs actes et leurs sacrifices, afin qu'ils retrouvent leur place dans la mémoire collective universelle. Il plonge au cœur du peuple, «nage péniblement dans le grand travail... qui est un océan<sup>249</sup>» et guette, au milieu de l'inspiration populaire, l'apparition du mouvement irrésistible d'union qui créera l'unanimité de la France. Dès lors, deux êtres collectifs se font concurrence : le peuple et la nation. Dans le chapitre

---

<sup>248</sup>. *Introduction à l'histoire universelle*, p. 256.

<sup>249</sup>. *Préface du Peuple*, p. 7.

précédent, nous avons soulevé cette ambiguïté en montrant que Michelet et Garneau utilisent indifféremment ces deux termes pour désigner la collectivité. Le mot «nation», riche en significations, ne se laisse pas capturer facilement. De cette difficulté résulte l'impression que les deux historiens parlent le même langage, mais à des degrés différents.

### **Résistance ou résignation ?**

Ainsi, en étudiant les événements survenus au Bas-Canada autour de 1837, aurons-nous le sentiment que le «peuple» de Garneau n'est pas si éloigné de celui de Michelet. Nous retrouverons en effet les principes chers à l'historien français à travers les luttes parlementaires, au cours desquelles de brillants patriotes vont défendre leur nationalité. Garneau plaide à leur côté, insistant sur les particularités des Canadiens. La conjoncture politique conditionne sans doute la naissance du nationalisme de Garneau. Son *Histoire*, en ce sens, devient une arme nationale qui dépasse le patriotisme «apolitique» de la masse et l'idée de peuple, aussi ambiguë soit-elle, définie par Michelet. En effet, le nationalisme qu'il prêche est un mouvement national étroit, replié sur lui-même, où les aspirations à l'unité l'emportent sur celles de liberté et d'ouverture. Mais le concept de «nation» ne porte-t-il pas déjà en lui-même ces «germes»? Reste un contexte propice à leur développement, celui de l'oppression par exemple. Le nationalisme apparaîtrait alors, ici, comme le fruit d'une opposition à la politique du conquérant.

Pour mieux comprendre l'éclosion de ce mouvement, laissons Garneau récapituler la situation des Canadiens depuis la fin du Régime français :

Depuis 1755, toutes les calamités qui peuvent frapper  
un peuple, se sont réunies pour accabler les

Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations, la conquête, le despotisme militaire et civil, la privation des droits politiques, l'abolition des institutions et des lois anciennes, tous les maux enfin se sont appesantis à la fois ou successivement sur notre pays dans l'espace d'un demi-siècle. On devait croire que le peuple canadien, si jeune, si faible en nombre, disparaîtrait dans ce terrible temps d'orages et de tempêtes, et que, semblable à l'esquif qui s'engloutit au milieu des flots, il ne laisserait aucune trace de lui. Abandonné, oublié par sa mère patrie, pour laquelle son nom est devenu presque un remords; connu à peine du reste des autres nations, dont il n'a pu exciter ni l'intérêt ni la sympathie, il a combattu seul toutes les tentatives faites contre son existence, et il s'est maintenu à la surprise de ses oppresseurs, vaincus et découragés<sup>250</sup>.

Dans ce tableau apocalyptique, le jeune peuple canadien, d'abord comparé à un «esquif» pour souligner la fragilité de son sort, puis à un orphelin pour montrer sa solitude, semble voué à disparaître dans un fleuve d'oubli, un gouffre de malheurs. Or le voici qui surnage, contre toute attente, et inverse le sens de son histoire en résistant à la tourmente. Sa pugnacité lui redonne la maîtrise d'une situation qu'il subissait. Mais d'où cet hercule en bas âge tire-t-il donc sa force ?

De ses traditions :

Admirable de persévérance, de courage et de résignation, il n'a jamais un moment cessé d'espérer. Fidèle à la religion de ses pères, révérent les lois qu'ils lui ont laissées en héritage, chérissant la langue dont l'harmonie a frappé son oreille au berceau, cette langue qu'adoptent les philosophes et les diplomates étrangers, pas un seul Canadien-Français de père et de mère n'a encore, dans le Bas-Canada, désavoué ces

---

<sup>250</sup>. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada français*, vol. IV, p. 184.

trois grands symboles de sa nationalité : sa langue, ses lois, sa religion<sup>251</sup>.

Les particularités de la nationalité canadienne deviennent les composantes du «peuple» de Garneau, qu'il envisage comme une communauté liée par des éléments d'ordre moral et politique. Sur fond sombre d'anglicisation, se détache donc, comme en ronde-bosse, la défense des symboles qui caractérisent les Canadiens et transforment leur existence en actes de résistance sur la terre de leurs ancêtres.

Ce point d'ancrage dans le temps et l'espace représente l'héritage d'une force autant politique que morale. Garneau dit à ce sujet que

les Canadiens-Français forment un peuple de cultivateurs, dans un climat rude et sévère. Ils n'ont pas, en cette qualité, les manières élégantes et fastueuses des populations méridionales; mais ils ont de la gravité, du caractère et de la persévérance<sup>252</sup>.

Les éléments géographiques influent sur la nature même des individus qui insensiblement ressemblent à leur environnement. La rudesse des conditions de vie a fortifié leur âme et leur volonté. C'est dans cette lutte quotidienne qu'ils ont conquis leur terre et circonscrit un espace qui leur appartient : leur patrie. La remarque de Garneau à l'endroit des «opresseurs, vaincus et découragés» s'explique dans ce contexte où les moyens de coercition n'ont eu pour effet que de renforcer la résistance des Canadiens, déjà aguerris aux épreuves. Le nid, effectivement, fait l'homme !

«Admirable de persévérance, de courage et de résignation, [le peuple] n'a jamais un moment cessé d'espérer.» Sa foi exalte ses valeurs morales jusqu'au sacrifice que le mot «résignation» évoque uniquement de manière mystique, car,

---

251. *Ibid.*

252. «Conclusion», dans *Histoire du Canada français*, vol. V, p. 288.



sur tous les autres plans, ces paysans prouvent leur combativité. Le travail de la terre les consacre du reste, sur ce nouveau continent, comme les conquérants authentiques du sol, comme de véritables «bâtisseurs d'empire», comme des hommes libres. Le recensement, effectué en 1844 au Bas-Canada, le confirme :

La population du Bas-Canada était alors de 697,000 habitants, dont 524,000 Canadiens-Français, 172,800 Anglais et étrangers; 572,000 étaient catholiques. Il y avait 76,400 propriétaires et 113,000 maisons, d'où l'on peut conclure que chaque famille a sa maison et que presque toutes les familles sont propriétaires<sup>253</sup>.

Enracinés sur leurs quelques arpents de neige, les Canadiens demeurent donc, en dépit de la Conquête, maîtres des lieux. Le seul vrai perdant paraît être en fait l'élite qui émigra en France :

Après trois longues années passées entre la crainte et l'espérance, les Canadiens virent tomber leur dernière illusion. Leur destinée fut liée d'une manière irrévocable à celle de la Grande-Bretagne par le traité de 1763; ce qui détermina une nouvelle émigration. Les marchands, les hommes de loi, les anciens fonctionnaires, enfin la plupart des notables qui se trouvaient encore dans le pays, passèrent en France après avoir vendu ou abandonné des biens qui ont été jusqu'à nos jours un objet de litige entre leurs descendants. Il ne resta dans les villes que de rares employés subalternes, quelques artisans, à peine un marchand, et les corps religieux. Cette émigration ne s'étendit point aux campagnes, où la population était attachée au sol<sup>254</sup>.

Garneau fait remarquer qu'à l'étranger la perte du Canada provoqua des réactions opposées : en France, l'indignité nationale qui en résultait fut lavée

---

<sup>253</sup>. *Histoire du Canada français*, vol. V, p. 284.

<sup>254</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 13.

dans le sang de «ceux qui avaient eu la main de près ou de loin au timon des affaires du gouvernement qui nous abandonna au moment du danger<sup>255</sup>»; à Fernay, au contraire, la nouvelle fut accueillie joyeusement et couronnée d'un magistral feu d'artifice, car Voltaire, à sa manière, fêtait «le triomphe de la liberté sur le despotisme<sup>256</sup>». Il prévoyait, ajoute Garneau, que «la perte de Canada serait la délivrance des colonies anglaises, et par la suite l'affranchissement de toute l'Amérique<sup>257</sup>». Sa clairvoyance l'honore, mais, en 1845, lorsque paraît *l'Histoire du Canada français*, la liberté succombe sous le despotisme de l'Union. En effet, cet acte entérine la condamnation à mort du peuple canadien, que le rapport Durham avait recommandée en 1840. L'image du frêle esquif qui symbolise ce jeune peuple revient à l'esprit dans ce contexte particulier, où l'on tente de «noyer les Canadiens-Français dans une majorité anglaise<sup>258</sup>».

Toutefois, le peuple recèle des ressources insoupçonnées de ceux-là même qui essaient de l'anéantir :

nous ne proclamerons pas encore la ruine de la société canadienne-française, parce qu'elle reste toujours fortement attachée à sa nationalité, et que l'avenir peut tromper les calculs de nos ennemis<sup>259</sup>.

Devant l'arbitraire, les forces se mobilisent, comme le souligne l'historien :

Il est inutile de dire que la population française protesta, avec tout le clergé catholique, contre cette mesure sur laquelle elle n'avait pas été consultée, car le conseil spécial était composé d'hommes nommés par la couronne<sup>260</sup>.

---

255. *Ibid.*, vol. V, p. 286.

256. *Ibid.*, vol. III, p. 289.

257. *Ibid.*

258. *Ibid.*, vol. IV, p. 19.

259. *Ibid.*, vol. V, p. 282.

260. *Ibid.*, vol. V, p. 266.

En voici la preuve à travers l’anecdote d’un parlementaire :

Le gouverneur avait fait prier M. Neilson de le venir voir; il voulait le consulter sur les affaires du pays et surtout sur l’union. M. Neilson lui dit que cette dernière mesure méconterait un très grand nombre de citoyens et en satisferait peu, puisqu’elle avait pour objet d’opprimer les Canadiens-Français. Le gouverneur, le voyant continuer sur ce ton, lui dit : «Vous êtes donc opposé à l’union ? — Oui, répondit M. Neilson. — Alors nous ne pourrons pas nous entendre, répliqua l’agent proconsulaire<sup>261</sup>.»

«À l’époque la plus sombre et la plus désespérée du passé laurentien<sup>262</sup>», le peuple et le clergé réapparaissent associés dans la lutte, comme aux premiers jours de la domination anglaise, où ils «se trouvèrent unis d’intérêt et de sentiment<sup>263</sup>».

Ainsi, en temps de crise, les rangs de la société se resserrent-ils pour mieux parer les attaques et défendre les droits et privilèges en danger : les «quarante mille signatures [qui] couvrirent les pétitions des districts de Québec et des Trois-Rivières au parlement impérial<sup>264</sup>» l’attestent. Elles forment un bouclier massif contre la proclamation de l’union. Ce projet de loi avait déjà suscité un tollé de protestations, en 1822 :

les pétitions des Canadiens-Français contre l’union se couvraient de signatures. Bientôt elles en portèrent plus de soixante mille, apposées par des seigneurs, des magistrats, des ecclésiastiques, des officiers de milice, des cultivateurs et des marchands [...] elles s’exprimaient dans un langage modéré et digne, et

---

261. *Ibid.*

262. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 21.

263. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada français*, vol. IV, p. 12.

264. *Ibid.*, vol. V, p. 266.

n'invoyaient que la justice. Il leur suffisait d'ailleurs, ce semble, d'exposer la vérité avec le calme et la gravité que demandaient l'importance de leurs motifs, la sainteté de leur cause, pour porter la conviction dans le cœur des juges d'un peuple qu'on voulait proscrire sans l'entendre<sup>265</sup>.

La détermination des Canadiens s'assortit d'une foi infinie dans la justice britannique, tout en se doublant d'un sang-froid méritoire au beau milieu d'un conflit propre à exalter les passions. L'union du peuple ressort également de cette contestation où le droit interroge la justice. «Seigneurs», «magistrats», «ecclésiastiques», «officiers de milice», «cultivateurs» et «marchands» ne forment plus qu'«une seule classe d'hommes», tous ennemis d'un même ennemi. Pour Garneau

[Les Canadiens] avaient infiniment plus le droit de renverser leur gouvernement que n'en avaient eu l'Angleterre elle-même en 1688, et les États-Unis en 1775, parce que c'était contre leur nationalité, cette propriété la plus sacrée d'un peuple, que le bureau colonial dirigeait ses coups<sup>266</sup>.

Le langage ferme de l'historien correspond à la volonté collective d'exister comme nation. Cette crise a le bénéfice de faire prendre conscience à la masse que sa force réside dans son unité. La revendication de sa nationalité demeure constante dans le temps, comme le montrent les pétitions et le nombre imposant de signataires — toutes classes confondues —, surtout en tenant compte du fait que «Dans le district de Montréal, par un défaut de concert entre les citoyens, il ne fut pas fait de protestations<sup>267</sup>» en 1840. L'unité se fissure-t-elle en silence, comme de beaux édifices que le temps corrode inéluctablement ? Ou bien : la

---

<sup>265.</sup> *Ibid.*, vol. V, p. 100.

<sup>266.</sup> *Ibid.*, vol. V, p. 203.

<sup>267.</sup> *Ibid.*, vol. V, p. 266.

résistance redevient-elle muette, aphone en quelque sorte, après un trop long plaidoyer devant un auditoire de sourds ? L'absence de commentaires laisse présumer que l'historien n'y diagnostique qu'une faiblesse momentanée dans l'apprentissage de la liberté, car le changement est en marche.

Dans ce mouvement d'émancipation, Garneau avait salué l'instauration d'un mode de gouvernement représentatif comme «l'un des événements les plus remarquables de notre histoire<sup>268</sup>».

Ce n'est pas à dire que la constitution de 1791, comme elle allait être suivie, fût bien équitable; mais le degré de liberté qu'elle établit donna du moins à nos pères le moyen d'exposer leurs sentiments et leurs besoins. L'opinion publique, longtemps comprimée, se sentit déjà soulagée lorsqu'elle eut un organe pour se faire connaître au-delà des mers<sup>269</sup>.

À partir de cette date, le peuple sort en effet de son mutisme, où l'avait d'abord condamné le «règne militaire<sup>270</sup>», puis le despotisme civil. Les droits de parole et de regard qui symbolisent la démocratie lui semblent accordés, dans un contexte où la révolution américaine a influencé cette prise de décision. Comme le souligne l'historien,

Les États-Unis ont déjà plus d'une fois arrêté par leur attitude l'oppression des Canadiens. Le drapeau de cette république possède cet avantage qu'en se déployant dans le ciel, il impose à la violence et paralyse le bras qui cherche à effacer un peuple du livre des nations<sup>271</sup>.

---

268. *Ibid.*, vol. IV, p. 190.

269. *Ibid.*

270. *Ibid.*, vol. IV, p. 12.

271. «Préface», dans *Histoire du Canada français*, p. X.

À cette époque, donc, commence une nouvelle ère : celle des parlementaires. Écoutons Garneau :

Les Canadiens se présenteront à nous sous un aspect nouveau. Intrépides et persévérants sur les champs de bataille au temps de la domination française, on va les voir, sous le gouvernement anglais, montrer la même constance dans une lutte d'un autre genre, et se distinguer par leur énergie et par leurs talents qu'on ne leur avait pas encore connus<sup>272</sup>.

La nouvelle constitution inaugure une phase d'audace où la passion, longtemps contenue, se libère dans l'arène parlementaire. Le peuple crèverait-il sa chrysalide pour s'envoler vers une liberté nouvelle ? Pas tout à fait. Comme le souligne Garneau, «Le parti canadien ne régnait qu'à la chambre d'assemblée, qui fut bientôt en opposition ouverte avec les autres branches de la législature et avec tous les fonctionnaires publics, qui la détestaient déjà. De là les longs démêlés qui vont remplir nos annales<sup>273</sup>.» Les paroles se mêlent aux espoirs de voir s'instaurer un régime démocratique. Le langage des hommes l'emporte sur celui des armes, bien qu'on ne puisse dénier aux paroles le pouvoir de mettre parfois le feu aux poudres...

Parmi les élus du peuple, deux hommes s'illustrent par leur patriotisme et leur talent oratoire : Pierre Béland et Joseph Papineau (père de Louis-Joseph). Aux dires de Garneau, «Ils furent dans la législature les plus fermes défenseurs de nos droits, et les partisans les plus désintéressés et les plus fidèles de l'Angleterre<sup>274</sup>.» Cette déclaration montre à nouveau la foi que les Canadiens fondaient dans les institutions britanniques pour défendre leurs droits, la charte mixte de l'Angleterre leur apparaissant comme le garant de leur liberté. Les chefs

---

<sup>272</sup>. *Histoire du Canada français*, vol. IV, p. 188.

<sup>273</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 187.

<sup>274</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 188.

remplissent donc leur mandat dans la ligne de mire à la fois du peuple et du gouvernement. C'est un exercice plein de risques et de rivalités politiques à la mesure de ces hérauts, sans lesquels le peuple resterait muet. Même s'ils occupent «une place distinguée dans l'histoire comme dans notre souvenir<sup>275</sup>», Garneau se garde d'en faire des idoles. Il s'empresse, au contraire, de rappeler leurs origines, afin que le peuple se reconnaisse toujours en eux : «Sortis tous deux des rangs du peuple, ils avaient reçu une éducation classique au collège de Québec<sup>276</sup>.» Tous deux, plus que quiconque, semblent incarner l'expression consacrée «Vox populi, vox dei».

Cette observation se vérifie-t-elle dans l'image que l'historien a retenue de chacun ?

M. Papineau fut bientôt le principal orateur des deux chambres. Une stature haute et imposante, une voix bien sonore, une éloquence véhémement et argumentative, lui donnaient une grande influence dans les assemblées publiques. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie un patriotisme pur et la confiance de ses concitoyens, qui aimaient à entourer de leur respect ce vieillard dont la tête droite et couverte d'une longue chevelure blanche, gardait encore le caractère de l'énergie et de la force<sup>277</sup>.

La figure du tribun acquiert, avec l'âge, les traits d'un patriarche qui a conservé son autorité de chef et sa séduction, comme au temps où son éloquence dominait l'Assemblée pour défendre ses compatriotes. De façon concise, l'historien montre que les forces physiques et intellectuelles se combinent, chez ce meneur d'hommes, pour créer un être unifié et solide. En revanche,

---

<sup>275</sup>. *Ibid.*, vol. I, p. 14.

<sup>276</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 188.

<sup>277</sup>. *Ibid.*

M. Bédard était loin d'avoir les mêmes avantages physiques. À une figure dont les traits, fortement prononcés, étaient irréguliers et durs, il joignait un maintien peu gracieux et un extérieur très négligé. Bizarre et insouciant par caractère, il prenait peu d'intérêt à la plupart des matières qu'on discutait dans la chambre et en général, il parlait négligemment; mais lorsqu'une question attirait vivement son esprit, il sortait de son indifférence avec une agitation presque fébrile. Embrassant d'un coup d'œil son sujet, il l'abordait largement, mais non sans quelque embarras : en commençant, sa parole était difficile et saccadée; mais bientôt la figure énergique de l'orateur s'animait, sa voix devenait ferme et puissante; de ce moment sa phrase jaillissait avec abondance et avec éclat. Il combattait ses adversaires avec une force de logique irrésistible, et rien n'était capable d'intimider son courage ou de faire fléchir ses convictions. C'est ainsi que nous allons le voir lutter d'abord contre les prétentions extravagantes de l'oligarchie anglaise, et ensuite contre la tyrannie du gouverneur sir James Craig, dont il brava le despotisme, en se mettant au-dessus des terreurs du public, qui admirait sa fermeté sans imiter toujours son indépendance<sup>278</sup>.

L'abondance de détails manifesterait-elle, dans ce second portrait, la sympathie de l'auteur vis-à-vis de Bédard ? Ce chef apparaît d'emblée plus «peuple» que Papineau, au port noble et altier. Il semble incarner les disparités et les antagonismes de la «masse<sup>279</sup>» de manière déconcertante, jusque dans son comportement où l'indifférence succède soudainement à la passion, comme dans un accès de fièvre. L'exaltation de ses sentiments transforme tout son être, sa voix y comprise, qui retrouve son volume et sa force de persuasion. Comme par

---

<sup>278</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 189.

<sup>279</sup>. *Ibid.*



magie, le Verbe transfigure l'homme en tribun, alors que Papineau semble posséder ce don de manière innée.

Ces deux «hommes de génie» paraissent incarner le peuple et sa force, ses contradictions et ses débordements, au point que le peuple, lui-même, se démarque parfois de ces chefs et n'écoute plus que son gros bon sens, trop rudimentaire toutefois pour démêler le lacis politique de l'époque. Mais le rythme des saisons n'a-t-il pas enseigné à ce peuple de cultivateurs les vertus de la patience, quitte à freiner la marche de l'histoire ? Cette réaction apparaît dérisoire à Garneau :

On voit que déjà [en 1784] une partie considérable des Canadiens se prononçait pour un gouvernement libre, tandis que le reste, persistant dans ses anciennes opinions, s'y opposait formellement<sup>280</sup>.

Cette observation souligne les sentiments «déjà» mitigés de la masse à cette époque, comme au cours des différentes crises qui secoueront le pays jusqu'à l'instauration de l'union, où le peuple se trouve à nouveau bâillonné.

La liberté s'envole à tire d'aile avec les espoirs qu'avait suscités la constitution de 1791. La démocratie à ses balbutiements avait généré une effervescence populaire que commentait la presse et défendaient les parlementaires. Le peuple bougeait. Et les idées nouvelles gagnaient chaque jour de nouveaux adeptes, leur faisant «oublier [leur] prudence ordinaire<sup>281</sup>». Les Canadiens s'enhardissaient, en soutenant leurs chefs qui durcissaient leurs positions. Toutefois, à partir de 1830, l'auteur remarque que «déjà une influence funeste emportait [la chambre] au-delà des bornes de la prudence<sup>282</sup>». La désapprobation qui filtre à travers ces paroles reflète sans doute la déception de

---

<sup>280.</sup> *Ibid.*, vol. IV, p. 156.

<sup>281.</sup> *Ibid.*, vol. V, p. 216.

<sup>282.</sup> *Ibid.*, vol. V, p. 160.

Garneau devant la tournure des événements. Chauveau le confirme en ces termes :

On sent dans ces pages le souffle de l'insurrection, et l'on peut juger des sympathies du témoin de ces événements, par l'indignation mal contenue de l'historien. L'excuse est partout à côté du blâme, et après cette lecture, malgré l'évidence navrante du résultat, l'esprit hésite encore<sup>283</sup>.

Le manque de prudence que Garneau relève de part et d'autre correspond à l'escalade fatale de la violence. En 1837, la crise politique atteint son paroxysme. Les exigences des parlementaires s'accroissent, soutenues par une partie du peuple et appuyées par la presse :

Devant la résolution des chambres impériales, les journaux bas-canadiens dévoués à l'assemblée, recommandèrent l'union, la fermeté et la persévérance. Ils dirent que l'oppression que l'Angleterre voulait imposer, ne pouvait être durable en Amérique; que le gouvernement des États-Unis serait forcé d'intervenir; qu'en un mot l'avenir était au peuple; qu'il fallait cesser tout rapport commercial avec la métropole, et ne rien acheter de ce qui payait droit de douane, afin d'épuiser le trésor et d'obliger plus vite le gouvernement à écouter nos représentants<sup>284</sup>.

Parmi ceux-ci se trouve Papineau (fils), «doué d'un physique imposant, d'une voix forte et pénétrante, et de cette éloquence mâle et animée qui remue les masses<sup>285</sup>», rappelle Garneau, en citant un de ses discours dont voici un extrait :

---

283. Pierre Joseph Olivier Chauveau, *François-Xavier Garneau sa vie et ses œuvres*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1883, reproduit *ibid.*, vol. VI, p. 51.

284. *Ibid.*, vol. V, p. 210-211.

285. *Ibid.*, vol. V, p. 205.

Nous sommes à chercher, dit-il, s'il y a dans la situation politique du pays des circonstances nouvelles, qui puissent justifier la conduite de ceux qui semblent désertar la cause de la patrie et se séparer de cette immense majorité de leurs concitoyens dont les suffrages ont ratifié, à l'urne électorale, le vote des 92 résolutions. Dans cette grande discussion, il faut considérer les principes par-dessus tout. Nous luttons contre un système colonial, qui, tel qu'il nous est expliqué par Glenelg, contient dans son essence les germes de tous les genres de corruption et de désordre; nous sommes appelés à défendre la cause et les droits des colonies anglaises. Le même génie malfaisant qui jetait malgré elles les anciennes colonies dans les voies d'une juste et glorieuse résistance, préside à nos destinées<sup>286</sup> !

L'unité, à l'Assemblée, craque sous le poids des exigences des Réformistes, dont Papineau est le chef. La ligne énergique qu'il incarne se heurte à la modération «d'hommes éclairés [qui] craignaient de risquer dans une lutte passionnée ce qu'on avait déjà obtenu<sup>287</sup>». Dans cet appel à la cohésion, Papineau exhorte ses pairs à défendre non seulement les droits de leurs électeurs, mais encore les principes de la liberté, à l'échelle de l'ensemble des États soumis à l'autorité britannique. La spoliation de ses droits et libertés n'a-t-elle pas entraîné le peuple américain à se révolter contre l'Angleterre ? Ce précédent n'aurait-il pas dû infléchir la politique de la métropole vis-à-vis, en particulier, le Canada ? Les erreurs funestes du passé semblaient, au contraire, durcir les positions anglaises et sceller dans le bouclier laurentien une constitution inachevée :

Il manquait à la nouvelle constitution une partie essentielle, dont l'absence avait causé des révolutions

---

<sup>286</sup>. Louis-Joseph Papineau, cité *ibid.*

<sup>287</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 170.

en Angleterre et qu'on ne devait obtenir au Canada qu'à la suite de troubles sanglants. Il y avait bien un parlement, mais il n'y avait pas de ministère<sup>288</sup>.

Voilà ce que Pierre Bédard avait dénoncé dès 1809, réclamant de fait une responsabilité ministérielle. Voilà ce que revendiquait depuis le parti canadien, sans en démordre.

Ce vice fondamental qui appelait une juste réforme pervertit la vie politique jusqu'à la dégradation totale du climat social autour de 1837 :

Partout enfin l'on s'agita pour soutenir ou les 92 résolutions ou la conduite du gouvernement, dont les amis se réunirent à leur tour pour s'opposer au parti du mouvement. Les associations constitutionnelles de Québec et de Montréal tinrent des assemblées très nombreuses; beaucoup de gens s'y étaient ralliés, étant convaincus qu'il y avait folie à lutter contre l'Angleterre, les colonies divisées comme elles l'étaient. L'association de Montréal avait fait, l'année précédente (1836), une adresse aux habitants de toutes les provinces britanniques de l'Amérique septentrionale, au nom de la religion protestante et de la nationalité anglaise. Dans les États-Unis, les journaux étaient partagés sur les affaires canadiennes, et l'on pouvait être certain que le gouvernement de Washington n'interviendrait que quand la cause de l'indépendance serait à peu près gagnée, c'est-à-dire pour enlever le prix de la victoire<sup>289</sup>.

Les Canadiens sont confrontés à une importante crise qui les sollicite pour la première fois de leur histoire. Ce peuple au passé mouvementé connut des guerres, mais jamais de soulèvements populaires. Il n'y a pas de «tradition» révolutionnaire dans la mémoire nationale canadienne, contrairement à la France

---

<sup>288</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 181

<sup>289</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 213.

qui, avant 1789, avait vécu de nombreux mouvements populaires violents. Le jeune passé de la nation entraîne, à juste titre, les tergiversations et les hésitations de la masse qui manque de hardiesse pour amorcer une action dont les conséquences infléchiraient le cours de l'histoire.

Cependant, la crise mobilise unanimement et en tous lieux. L'effervescence populaire se manifeste dans des réunions tenues par les différentes factions, les tenants du *statu quo* s'opposant au «parti du mouvement», le parti canadien. Ce parti est déchiré, à l'image de l'électorat : la raison modère en effet les convictions d'une partie des élus et de leurs électeurs, sans toutefois éteindre leur flamme patriotique. La remise en cause d'une constitution boiteuse ne risque-t-elle pas d'avoir pour conséquence la perte de leur nationalité ? Un instinct de conservation dicte à nouveau la prudence à la masse, dans un climat d'exaspération qu'amplifient les antagonismes, les démonstrations populaires et «l'obstination fatale<sup>290</sup>» de l'Assemblée.

L'accroissement de la tension politique risque à tout moment de rompre la paix. Elle correspond à «l'effervescence des esprits [portée] au dernier degré<sup>291</sup>» par les partisans de Papineau. L'auteur note que «les jeunes gens surtout étaient comme emportés dans un tourbillon<sup>292</sup>». La témérité de la jeunesse balaye, comme un vent impétueux, les craintes de ses aînés. Les jeunes adhèrent à ce mouvement qui les emporte, les entraîne et les pousse, avec leur chef, sur «une voie qui menait à l'abîme<sup>293</sup>». Les mots sonnent l'alarme et multiplient les signaux de détresse : «obstination fatale», «effervescence des esprits», «dernier degré», «abîme», «tourbillon», «torrent». L'Histoire se noue dans la structure dramatique du récit, dont l'intensité correspond à un point de non-retour que

---

290. *Ibid.*, vol. V, p. 214.

291. *Ibid.*, vol. V, p. 206.

292. *Ibid.*, vol. V, p. 215.

293. *Ibid.*

semble déjà regretter un des principaux protagonistes : «M. Papineau commençait à s'apercevoir qu'on allait trop loin, et il prononça un discours qui mécontenta les esprits les plus ardents. Il conseilla de s'abstenir de prendre les armes<sup>294</sup>.»

Pour Garneau, «le peuple était déjà entraîné par les agitateurs<sup>295</sup>», les fils «emportés» et leur chef «entraîné» à son tour «par le torrent<sup>296</sup>». Papineau et le peuple apparaissent victimes d'une force violente, irrésistible, naturelle, comme un tourbillon ou un torrent, comme la liberté ou la folie, une folie collective où les héros tuent et se font tuer au nom de la Liberté. Les actes et les paroles se mêlent alors jusqu'à donner le vertige, un mal qu'on éprouve sur les hauteurs, au bord d'un abîme, entre le ciel et la terre. La pensée humaine renferme, elle aussi, des abysses où naissent les projets téméraires, où se fomentent la révolte, où grandit le courage et se perd la raison.

À Saint-Denis, «Au son du tocsin, huit cents hommes se réunirent [...]; mais presque tous étaient sans armes et sans munitions<sup>297</sup>.» Au village de Saint-Charles, «où les insurgés s'étaient retranchés [...] la plupart sans armes<sup>298</sup>», livrant un combat disproportionné, opiniâtre et suicidaire, les combattants offrent leur vie, dans un élan patriotique et généreux. Leur conviction les galvanise contre la peur et l'échec. Mais la défaite de Saint-Charles assombrit bientôt la victoire de Saint-Denis, où «M. Nelson engagea M. Papineau [...] à se retirer pour ne pas compromettre sa vie, et par là même la cause dont il était le chef<sup>299</sup>.» L'espoir de la liberté doit survivre au-delà du sacrifice de ceux qui se considèrent

---

<sup>294</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 218.

<sup>295</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 215.

<sup>296</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 223.

<sup>297</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 222.

<sup>298</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 224.

<sup>299</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 223.

comme «les bras<sup>300</sup>» : «C'est à nous d'agir<sup>301</sup>», affirme M. Nelson. Les paroles de ce meneur d'hommes traduisent le courage des gens du peuple et leur sagesse : «Ce n'est pas ici, lui dit-il, que vous serez le plus utile; nous aurons besoin de vous plus tard<sup>302</sup>.» La tête du mouvement doit s'incliner devant l'autorité ferme de cette masse volontaire, dont l'ardeur belliqueuse soudaine exhale les vieux sentiments de rancœur, trop longtemps comprimés. La pression ainsi relâchée semble jouer le rôle d'une soupape de sûreté sur une machine politique prête à exploser. L'ordre revient effectivement. La loi martiale aussi. Et la répression avec son cortège de vexations et de tristesse.

Durant l'insurrection, le temps s'est accéléré en dépassant les prétentions des chefs et l'énergie de leur Verbe. L'initiative appartient à cette troupe de patriotes venus se battre. Garneau observe ce mouvement de coalescence populaire, par exemple à Saint-Eustache, où, «durant plusieurs jours, il y eut de quatre cents à quinze cents hommes vivant à discrétion dans le village<sup>303</sup>». À Saint-Denis, il les voit arriver «munis de lances, de fourches et de bâtons<sup>304</sup>». Pour livrer le combat, il n'y avait «qu'environ cent vingt fusils de chasse, bons ou mauvais<sup>305</sup>», souligne-t-il encore. Leur action téméraire, spontanée, pleine de foi et d'enthousiasme, ne produit pas pour autant une révolution. Garneau ne parle ni de masse ni de foule. Le soulèvement se limite en effet au nombre de combattants dont l'historien étudie parallèlement la dispersion : à Saint-Denis, flux et reflux humain, «Une partie resta pour combattre et l'autre s'éloigna<sup>306</sup>». À Saint-Eustache également, où

---

300. *Ibid.*

301. *Ibid.*

302. *Ibid.*

303. *Ibid.*, vol. V, p. 226.

304. *Ibid.*, vol. V, p. 222.

305. *Ibid.*

306. *Ibid.*

Le curé, M. Paquin, M. Desève, son vicaire, M. Scott, membre de la chambre, et M. Émery Ferré, parvinrent à engager les paysans qui suivaient Chénier à retourner dans leurs villages; [...] D'autres, toutefois, venus du Grand-Brûlé et d'ailleurs, les remplacèrent<sup>307</sup>.

Sous les pressions diverses, l'unité se forme et se déforme, avant d'être complètement écrasée par l'armée. L'insurrection et la répression ne luttent jamais à forces égales :

Les troupes marchèrent ensuite sur Saint-Benoît, qui subit le sort de Saint-Eustache et de Saint-Denis, où l'on avait envoyé près de onze cents hommes détruire le village, pour venger la défaite du 23. Les révoltés étaient maintenant battus. Leurs chefs étaient en fuite ou en prison. M. Papineau venait d'atteindre le territoire des États-Unis avec plusieurs autres personnes compromises. Les journaux du mouvement étaient saisis ou muets; le peuple, partout soumis, continuait d'envoyer des adresses rassurantes au pouvoir<sup>308</sup>.

La réaction du peuple apparaît quelque peu ambiguë. Le soulèvement n'était-il pas populaire ? Il l'était dans une certaine mesure, puisque les patriotes sont, pour la plupart, des gens du peuple. Mais l'origine de la révolte se trouve ailleurs. Pour Garneau, l'insurrection commence à l'Assemblée dans une lutte où les parlementaires ressemblent à des pugilistes. Leur combat surchauffe les esprits dans les villes et leurs environs. L'historien parle des «têtes exaltées de Montréal<sup>309</sup>», ces «fils de la liberté<sup>310</sup>» qui tentaient de semer leurs idées révolutionnaires à travers le Bas-Canada. Les rives sud et nord de Montréal se

---

307. *Ibid.*, vol. V, p. 226.

308. *Ibid.*, vol. V, p. 228.

309. *Ibid.*, vol. V, p. 217.

310. *Ibid.*, vol. V, p. 216.



mobilisent sous le nom de la Confédération des six comtés. Ailleurs, la tranquillité contraste avec cette agitation, en dépit des «plus grands efforts [qui] se faisaient pour soulever partout le peuple<sup>311</sup>». Garneau ajoute qu'«on éveillait plutôt la curiosité de la foule que sa colère<sup>312</sup>», car

Loin des villes, loin de la population anglaise et du gouvernement, le peuple vit tranquille, comme s'il était au milieu de la France, et sent à peine les blessures du joug étranger<sup>313</sup>.

Les conditions différentes de vie entraînent une distorsion de vue, paysans et citadins s'observant par le petit bout de leur lorgnette. Le monde rural, replié sur lui-même, s'aperçoit peu ou prou des transformations de la société. Par manque de connaissance, le peuple oppose ainsi sa force d'inertie aux autres forces en présence et annule leurs effets. L'unité se reforme, ici, autour de l'image de non-violence qu'évoque le mot «tranquille». Dans ce contexte, la spirale de la violence ne peut pas décrire de révolutions, car la détermination populaire n'y est pas. La masse méconnaît en effet les enjeux politiques de l'heure et ne voit pas qu'en dénonçant les abus on prépare déjà une réforme :

La peinture des injustices et de la tyrannie du vainqueur, excitait bien lentement les passions de son âme et n'y laissait aucune impression durable. D'ailleurs, il n'avait pas une confiance entière dans tous les hommes qui s'adressaient à lui<sup>314</sup>.

À l'incompréhension s'ajoute une méfiance fondée sur l'expérience : «Il avait vu tant d'agitateurs accuser le pouvoir d'abus et de despotisme, et accepter ensuite les premières faveurs que ce même pouvoir leur offrait<sup>315</sup> !». Ce point

---

311. *Ibid.*, vol. V, p. 215.

312. *Ibid.*

313. *Ibid.*

314. *Ibid.*

315. *Ibid.*, vol. V, p. 215-216.

d'exclamation railleur révèle les sentiments d'amertume que l'auteur partage avec le peuple des campagnes, dont l'*Histoire* justifie les craintes. *Corsi et recorsi !* Une montée d'aigreur assaille à nouveau le discours de Garneau, jusqu'à la nausée, dans son *Voyage* :

Les rebelles de 1837, qui voulaient faire prendre les armes au peuple au nom de la nationalité, lèvent aujourd'hui de toutes parts leurs mains vénales pour accepter l'or du vainqueur qui a condamné cette nationalité à périr, et lorsqu'ils le possèdent, tiennent leur bouche muette comme la tombe sur cette même nationalité si sacrée à leurs yeux tant que l'Angleterre leur refusa une pâture<sup>316</sup>.

Garneau ne mâche pas ses mots pour exprimer son indignation et sa colère, pour dénoncer la bassesse et l'opportunisme de ceux qui bradent leur nationalité par cupidité, après avoir essayé d'entraîner le peuple à se soulever. Dans ce mouvement révolutionnaire, l'action populaire apparaît subordonnée à celle des chefs, dont la détermination n'est en outre pas très nette :

Si la révolte avait été sérieuse, le gouvernement des États-Unis eût été entraîné, et plus tard peut-être celui de la France, ce qui aurait été plus que suffisant pour assurer l'indépendance des deux Canadas. Mais comme le soulèvement partiel qui venait d'avoir lieu était la conséquence d'une lutte politique prolongée au delà de toute mesure, plutôt qu'une détermination formelle de rompre avec l'Angleterre, les chefs du mouvement ne s'étaient laissé entraîner qu'à la fin, et encore dans l'adresse des six comtés, si l'on menaçait, on parlait aussi de redressement de griefs<sup>317</sup>.

---

<sup>316.</sup> *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, p. 234.

<sup>317.</sup> *Histoire du Canada français*, vol. V, p. 235.

Les chefs que l'on croyait commander sont entraînés, à leur tour, par une immaturité politique générale — «Cette insurrection avait été prématurée et inattendue<sup>318</sup>» —, alors que «Nulle part le peuple n'y était préparé<sup>319</sup>.» À la précipitation s'oppose la lenteur de la masse qui arrête le mouvement, celui de son émancipation. Cet acte doit passer par une prise de conscience collective que n'a pas encore réalisée le jeune peuple canadien. Comme le confirme Garneau, durant cette période,

Il n'y avait que les hommes ardents engagés dans la politique, les agitateurs, leurs partisans et des transfuges, qui vissent dans une révolution un remède aux abus existants, ou une occasion de satisfaire leur ambition personnelle. Ils s'excitèrent mutuellement; leur imagination se monta, les choses ne leur apparurent plus sous leur véritable jour. Tout prit à leurs yeux une grandeur ou une petitesse exagérée. Leurs premiers sentiments changèrent. Bientôt ceux que l'intérêt personnel animait, se crurent patriotes à force de se proclamer tels et de se mêler à ceux qui l'étaient réellement<sup>320</sup>.

Ce mélange de faux-semblants, de calculs et d'exaltation altère l'esprit des hommes et du mouvement, excitant, par ailleurs, «plutôt la curiosité de la foule que sa colère». Ainsi que le remarque Garneau, «rien n'était plus erroné que de supposer que la masse des Canadiens-Français fût hostile à l'Angleterre<sup>321</sup>». Par erreur de jugement, donc, les chefs s'enlisent dans une lutte vouée à l'échec qui provoque, au sein de la communauté, des réactions aussi opposées que

---

318. *Ibid.*, vol. V, p. 232.

319. *Ibid.*

320. *Ibid.*

321. *Ibid.*, vol. V, p. 214.

l'étonnement et la violence. La popularité du mouvement de Papineau vacille dans une confusion qu'accroissent les motifs de nombreux patriotes :

Le premier vœu des Canadiens était de conserver leurs usages et leur nationalité; ils ne pouvaient désirer l'annexion aux États-Unis, car l'annexion était le sacrifice de ces deux choses qui leur sont si chères; et ce fut la conviction que l'Angleterre travaillait à les leur faire perdre qui poussa un grand nombre d'insurgés à prendre les armes<sup>322</sup>.

À la complexité des opinions et des actes s'ajoute un choix qui ressemble à un moindre mal : «Une liberté qui doit anéantir votre nationalité est plus triste qu'un régime monarchique qui peut la laisser subsister<sup>323</sup>.» Durant cette période obscure, où plus d'un part à la dérive, le «vœu» des Canadiens brille comme un phare. L'unité se reforme autour de ce sentiment unanime d'exister et de résister contre vents et marées. L'ambiguïté de la situation résulte d'une suite de gestes incompris, alors que les locuteurs s'entendent sur le fond. En effet, selon «un modéré» dont Garneau rapporte les paroles, «on verrait plutôt une révolution dans le pays qu'un changement dans les opinions de ses habitants<sup>324</sup>».

Ici, bien plus que chez Michelet, le rôle des chefs est souligné et, en fin de compte, vilipendé. Garneau passe au crible de son analyse les faits et les jeux politiques plus ou moins occultes que renferme cette période troublée et troublante tout à la fois, au cours de laquelle l'espoir du peuple, souverain acteur-compositeur de sa propre histoire, semble s'évanouir. L'insurrection n'aura profité qu'à l'Angleterre, puisqu'elle lui permet de renforcer l'autorité de son gouvernement colonial aux dépens des Canadiens. Finalement la violence, tant en France qu'au Bas-Canada, a refoulé le mouvement démocratique qu'elle

---

<sup>322</sup>. *Ibid.*

<sup>323</sup>. *Ibid.*, vol. IV, p. 137.

<sup>324</sup>. *Ibid.*, vol. V, p. 59.

tentait d'instaurer. Elle brise de plus l'unité populaire, déjà fragilisée par des sentiments mitigés.

Si les mouvements révolutionnaires n'ont pas réussi, en France et au Bas-Canada, à imposer l'avènement du peuple, ils ont cependant consacré la nation, faisant prendre conscience à la masse de sa force et de ses responsabilités. Ici, où le peuple, lentement instruit, se connaît mal, ce concept même paraît encore fragile. Néanmoins, Garneau a perçu, comme Michelet, que la structure des nations libres repose sur l'instruction des masses populaires et leur incorporation à la vie politique.

La pensée de ces deux historiens du XIX<sup>e</sup> siècle est toutefois loin de s'être réalisée, car le cheminement du peuple vers sa propre liberté ressemble à un long parcours dans le temps, pavé d'obstacles, de difficultés et de défis... à relever sans cesse. «Dure à jamais le combat, il constitue la dignité de l'homme et l'harmonie même du monde<sup>325</sup>.»

---

<sup>325</sup>. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, p. 229.



**CONCLUSION**  
**PARENTE ET DISTANCE**





En comparant la notion de peuple dans l'œuvre de Michelet et dans celle de Garneau, nous avons suivi les voies (la «royale» et l'«honorable») empruntées par chacun d'eux, jusqu'à un croisement où se cristallise leur rencontre intellectuelle, cet acte réel dont témoignent les rapports textuels de l'«Avant-propos» de *l'Histoire romaine* et du «Discours préliminaire». La comparaison de ces deux textes atteste, d'une part, l'ascendant de l'historien français sur la philosophie de Garneau et prouve, d'autre part, que ce dernier a pratiqué son devancier avant 1845, date de la parution de *l'Histoire du Canada français*. Elle confirme également l'importance du *Voyage en Angleterre et en France*, au cours duquel Garneau s'initia à la politique et aux doctrines à la mode, en fréquentant les grands esprits de son temps.

Son premier «pèlerinage» en France coïncide avec l'anniversaire des Trois Glorieuses. Dans une capitale en liesse, il découvre le bon gros géant de Michelet, le peuple, dans lequel l'historien français fonde sa foi et son espérance. *L'Introduction à l'histoire universelle* et *l'Histoire romaine*, que celui-ci publie coup sur coup à cette époque, témoignent de la ferveur démocratique de l'auteur qui considère le peuple comme la ressource fondamentale de la patrie. Les chaudes questions des nationalités accaparent du reste l'actualité du temps. Les réflexions qu'inspire à Garneau la tragédie polonaise, par exemple, correspondent à une prise de conscience universelle de la liberté des peuples.

Le principe de «l'humanité qui se crée» traduit l'effort d'émancipation des masses populaires. L'Histoire reflétera leur action et leur volonté d'échapper à la fatalité. Le «Discours» montre que Garneau partage, en 1845, presque entièrement la philosophie de son devancier. Sur le plan théorique, leurs langages se confondent et leur vision embrasse les mêmes thèmes. Quelques distorsions apparaissent toutefois lors de l'analyse sémantique du mot «peuple»,

une entité aussi mouvante que du sable. Les difficultés résultent de la richesse de ce référent, dont la résonance est triple. Il évoque en effet un sens politique, le peuple souverain, un sens social, totalisant, jamais divisant et, enfin, un sens national, dans lequel se fondent les ethnies. Le rapprochement entre les deux penseurs résiste à l'examen à cause de la personnalité équivoque du «peuple».

Insensiblement, pourtant, Garneau se distancie de Michelet, accentuant les nuances et affirmant sa propre pensée. Sous sa plume, le sentiment d'appartenance à une communauté devient un niveleur social en même temps que le lien véritable de l'unité nationale. À la devise française : «Liberté, Égalité, Fraternité», il substitue une formule exprimant l'attachement de ses compatriotes à leurs traditions : «la Langue, les Lois, la Religion». Contexte politique oblige ? Sous la menace de l'anglicisation, la survie de la nationalité canadienne repose sur l'affirmation de son identité culturelle. L'esprit de cohésion du peuple n'entraîne pas pour autant Garneau à glorifier les actes collectifs. Les individualités historiques retrouvent leur place, bien plus que chez Michelet, où l'être collectif cède parfois la sienne à une nouvelle aristocratie, issue du peuple. Michelet et Garneau s'en sortent en plaçant les actes individuels sous la loi commune. Les héros deviennent alors les auxiliaires du peuple sur lequel rejaillit la gloire de les avoir admirés et suivis. Jouant sur l'homonymie héraut-héros, Michelet montre que le héraut cristallise toutes les qualités de ce peuple dont il est l'interprète. Sans ces hommes de parole, le grand acteur resterait muet. L'historien a ce privilège de communier avec le peuple, en se faisant son guide spirituel. Tirant les leçons du passé, il prophétise l'avenir. La mémoire acquiert ici le pouvoir de féconder les réformes.

Dans le cas de Garneau, c'est une âme plus qu'un corps que ressuscite l'historien. En cette période désespérée où l'on tente d'effacer la nationalité

canadienne, il essaie de réveiller la conscience collective par l'évocation de son vrai passé. Aussi, quand Garneau parle du peuple, il pense plus volontiers à la nation. Son *Histoire* exalte les sentiments nationaux d'une communauté qui se connaît mal et que seule l'instruction peut sortir de son ignorance politique pour lui insuffler l'élan de son émancipation. Or, comme l'a démontré «Le peuple en action», la masse est «apolitique». Les structures politiques, trop rigides, privent le peuple de son sens des responsabilités. Il en résulte une relation de «dominé-dominant». Notre vision éclaire peut-être la conclusion pessimiste de Garneau qui attend des autres nations, et non du seul peuple, la liberté des Canadiens. Cette pensée est diamétralement opposée aux sentiments de liberté qui l'animaient quand il écrivait son «Discours préliminaire». Cette prise de position brise définitivement les liens avec Michelet, mais, comme le fait remarquer Laurent Mailhot, «Sa conclusion convient parfaitement au siècle d'inaction et d'exaltation qui suit 1837<sup>326</sup>.»

Nous avons déjà, au cours de notre analyse, montré les nuances qui, imperceptiblement, séparaient Garneau et Michelet. Le peuple, chez Garneau, devenant une notion de plus en plus abstraite, s'apparentait au concept de nation. Cette ambiguïté existait aussi chez Michelet. L'un et l'autre étant animés d'idéaux nationalistes, mais, et cette différence est fondamentale, le nationalisme de Garneau est un mouvement de repli, alors que celui de Michelet est expansionniste et généreux.

Dans le déroulement de l'histoire des peuples, leurs voies n'ont fait que se croiser pour montrer une vision de la liberté à des millions d'inconnus auxquels ils mêlèrent leur propre destinée... À ce titre, Garneau peut sans doute revendiquer la paternité du nationalisme québécois.

---

<sup>326</sup>. Laurent Mailhot, *La littérature québécoise*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je ?», 1579, 1975, p. 25.



## **BIBLIOGRAPHIE**



## Corpus

Garneau, François-Xavier, *Histoire du Canada français*, Montréal, Éditions François Beauval, 1976 (4<sup>e</sup> édition), 6 vol.

Garneau, François-Xavier, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*, texte établi, annoté et présenté par Paul Wyczynski, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, 375 p.

Jules Michelet, «Discours sur Vico», dans *Œuvres complètes*, éditées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, vol. I, p. 283-301.

Michelet, Jules, *Histoire de la Révolution française*, édition établie et annotée par Gérard Walter, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 55, 1952, vol. I, 1530 p., vol. II, 1694 p.

Jules Michelet, «Avant-propos», *Histoire romaine*, dans *Œuvres complètes*, éditées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, vol. II, p. 339-345.

Michelet, Jules, *Introduction à l'histoire universelle*, dans *Œuvres complètes*, éditées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, vol. II, p. 229-258.

Jules Michelet, *Journal*, édité par Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1962, vol. II (1849-1860), 837 p.

Michelet, Jules, *Le peuple*, préface de Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, coll. «Champs», 79, 1974, 246 p.

Michelet, Jules, «Préface de 1869», dans *Œuvres complètes*, éditées par Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, vol. IV, p. 15-32.

## Études sur Michelet

*Michelet et le peuple. Actes du colloque tenu à l'Université de Nanterre*, Nanterre, Université de Paris-X, 1975, vol. I, 47 p., vol. II, 49 p.

Barthes, Roland, «La Sorcière», dans *Essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Points», 127, 1981 (nouvelle édition), p. 112-124.

Barthes, Roland, *Michelet*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Points», 195, 1988, 187 p.

Bénichou, Paul, *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977, 589 p.

Viallaneix, Paul, *La voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971 (nouvelle édition), 546 p.

Viallaneix, Paul, «Le héros selon Michelet», *Romantisme*, 1-2, octobre 1971, p. 102-110.

### **Études sur Garneau**

*Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau. Compte rendu des conférences tenues à l'Université de Montréal par la Société historique de Montréal*, Montréal, Société historique de Montréal, 1945, 457 p.

Casgrain, Henri-Raymond, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1912, 140 p.

*Études françaises*, vol. 30, n° 3, hiver 1994-1995, 172 p.

Lanctot, Gustave, F.-X. Garneau, *historien national*, Montréal, Fides, 1946, 207 p.

Lebel, Marc, «Garneau disciple de Michelet?», *Bulletin du Centre de recherche en civilisation française*, 9, décembre 1974, p. 1-4.

Saint-Martin, Louis-Philippe, «L'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau et la critique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 8, n° 1, juin 1954, p. 380-394.

Savard, Pierre, «François-Xavier Garneau», dans *French Canadian Thinkers of the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Montréal, McGill University Press, 1966, p. 33-40.

Wyczynski, Paul (dir.), *François-Xavier Garneau. Aspects littéraires de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 207 p.

### **Ouvrages généraux**

Bernard, Jean-Paul, *Les idéologies québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1973, 149 p.



Charpentier, Louise, René Durocher, Christian Laville et Paul-André Linteau, *Nouvelle histoire du Québec et du Canada*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1985, p. 12-297.

Dionne, René, *Anthologie de la littérature québécoise. Volume II. La patrie littéraire. 1760-1895*, Montréal, la Presse, 1978, 516 p.

Dumont, Fernand et Yves Martin (dir.), *Imaginaire social et représentations collectives. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1982, 441 p.

Durham, John, *Le rapport Durham, présenté, traduit et annoté par Marcel-Pierre Hamel, de la Société historique de Montréal*, Montréal, Éditions du Québec, 1948, 376 p.

Gagnon, Serge, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, 474 p.

Lequin, Yves (dir.), «La Société», dans *Histoire des français aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 1983, vol. II, p. 5-480.

Mailhot, Laurent, *La littérature québécoise*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je ?», 1579, 1975 (deuxième édition revue), 127 p.

Marrou, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Éditions du Seuil. coll. «Points», 21, 1975 (version revue et augmentée de la 6<sup>e</sup> édition), 318 p.

Orlandi, Enzo (dir.), «Victor Hugo», dans *Les géants de la littérature mondiale*, Paris, Éditions Pierre-Charron, 1970, 136 p.

Todorov, Tzvetan, *Critique de la critique : un roman d'apprentissage*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, 198 p.

Tournier, Maurice, «Le mot "peuple" en 1848 : désignant social ou instrument politique ?», *Romantisme*, 9, 1975, p. 7-19.

*Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle* (Conseil national de la recherche scientifique), Paris, Gallimard, 1986, vol. 12.

## Dans la même collection

1. Jean-François Chassay, *Structures urbaines, structures textuelles : la ville chez Réjean Ducharme, David Fennario, Yolande Villemaire*
2. Yrénée Bélanger, *Chronologie de Gaston Miron (1926-1983)*
3. Józef Kwaterko, *Médiation et réfraction idéologique chez Jacques Godbout, Marie-Claire Blais et Jacques Ferron*
4. Jean-Marc Larrue, *L'institution littéraire et l'activité théâtrale : le cas de Montréal, 1880-1914*
5. Micheline Cambron, *Une société, un récit : discours culturel et récit au Québec (1967-1976)*
6. Benoît Melançon, *La littérature québécoise et l'Amérique. Guide bibliographique*
7. Alain Charbonneau et Geneviève Sicotte, *Écrits de Gilles Marcotte. Bibliographie 1948-1995*
8. Luc Bonenfant et François Théorêt, *Le Québec entre les cultures. Sociologie, littérature*
9. Lise Gauvin (dir.), *Langues et littératures. Dossier bibliographique*
10. Annissa Laplante, *La France dans la littérature québécoise. Guide bibliographique*
11. Marie-Hélène Berréhar, *François-Xavier Garneau et Jules Michelet : figures du peuple*